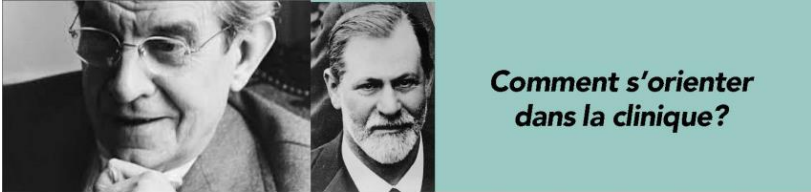


Les Cahiers Cliniques de Nice



URGENCES

SECTION CLINIQUE DE NICE

INSTITUT DU CHAMP FREUDIEN / Sous l'égide du Département de Psychanalyse Université de Paris VIII et de l'école de la Cause freudienne / Association reconnue d'Utilité Publique

Association UFORCA-NICE pour la formation permanente

2019
2020

Urgences

N° 21
Septembre 2021

Argument	3
<i>Introduction au thème « Urgences », Frank Rollier</i>	7
<i>Commentaires du texte de Lacan : « Le temps logique et l’assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », Christine De Georges</i>	15
<i>Urgences et traumatismes, François Bony</i>	25
<i>Un grain de sel, Philippe De Georges</i>	41
<i>L’urgence et la satisfaction dans l’expérience analytique, Chantal Bonneau</i>	49
<i>« L’urgence de la vie », Frank Rollier</i>	58
<i>Lacan-l’urgence, Philippe De Georges</i>	65
<i>Urgence de la formation, Frank Rollier</i>	77
<i>« Sans corps », Annie Ardisson</i>	83
<i>Paul Beatriz P., un nom propre au-delà des frontières, Philippe Giovanelli</i>	91
<i>Dans un mois, dans un an..., Philippe De Georges</i>	97

Argument

C'est l'urgence subjective – comme conséquence de la rencontre traumatique d'un réel – qui précipite l'entrée dans le transfert et l'expérience analytique : il y a urgence à dire. L'analyste est celui qui accepte de faire la paire avec ces « cas d'urgence »¹.

C'est pourquoi Lacan insiste sur la formation de l'analyste, qui doit y répondre de la bonne façon². Plus encore que le transfert, c'est un « ça urge »³ qui pousse l'analysant à élaborer une demande. Il s'agit d'une « urgence de la vie »⁴ qui, comme Lacan le précisera dans son tout dernier enseignement, vise une « satisfaction »⁵ du parlêtre dans sa course après le « mirage de la vérité »⁶. Ainsi, l'urgence que le psychanalyste accueille se situe au joint le plus singulier de l'être parlant : celui de la parole et de la jouissance. Ce que le sujet va découvrir c'est que cette urgence, si elle ouvre la voie à la parole, doit en passer par les défilés du signifiant pour que la demande se constitue en symptôme analytique.

Freud nous a appris que l'inconscient ignore le temps. Au cours d'une analyse, des événements refoulés émergent et témoignent de leur vivante actualité pour le sujet. Le temps entre passé et présent est alors réduit, condensé. Les avancées ne se font pas dans une linéarité temporelle, mais plutôt dans une discontinuité faite de temps fructueux et de temps d'attente durant lesquels l'inconscient se referme. À l'instant de voir, à la fulgurance de l'urgence, vient donc répondre le temps pour comprendre.

Mais, Lacan a montré qu'à ce second temps logique succède le moment de conclure⁷. Il n'est alors plus temps de penser, mais d'agir dans la hâte. Ce moment s'impose lorsque l'analyse, menée jusqu'à son terme, conduit le sujet à un c'est assez. Ce nouveau statut de l'urgence soutient le désir et la dimension de création. Il peut ouvrir sur un désir de passe, pour transmettre à la communauté analytique sa solution singulière.

¹ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, pp. 571-573.

² Lacan J., « Du sujet enfin en question », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 236.

³ Miller J.-A., « La passe du parlêtre » *La Cause freudienne*, n° 74, janvier 2010, pp. 113-123.

⁴ Lacan J., *Le Séminaire, Livre VII, L'Éthique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1986, p. 58.

⁵ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *op.cit.*

⁶ *Ibid.*

⁷ Lacan J., « Le temps logique... », *op. cit.*, p. 206.

Si comme le dit Lacan, il n'est « rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence »⁸, quel destin peuvent trouver les variétés de l'urgence subjective à l'époque où les exigences de jouissance immédiate dévaluent la parole et déprécient le temps de l'élaboration ?

L'analyste pour sa part, par son acte, peut s'inscrire de façon imprévue dans l'urgence. Comme Freud le notait : « le lion ne bondit qu'une fois »⁹. L'époque invite aussi les analystes lacaniens à sortir de leurs cabinets et à prendre position, le cas échéant dans l'urgence (Lettres de J.-A. Miller à l'opinion éclairée, création des CPCT, de la movida Zadig...).

Tels seront les grands axes que nous mettrons au travail au cours de l'année 2019 – 2020. Les ateliers de la Section Clinique permettront aussi d'étudier les situations d'urgence médicale ou sociale auxquelles patients et cliniciens peuvent être confrontés dans les institutions.

⁸ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage », *op.cit.*, p. 241.

⁹ Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, idées, problèmes, Tome II*, Paris, PUF, 1985, p. 234.

Le séminaire théorique

Introduction au thème « Urgences »

L'urgence peut se décliner sur des registres très différents. Elle se manifeste particulièrement au niveau du corps et, d'une certaine façon, elle nous accompagne au quotidien car les besoins et les pulsions réclament leur dû, selon des modalités distinctes; les besoins, qui peuvent être pressants, sont attendus selon des rythmes biologiques plus ou moins bien établis ; quant aux pulsions, qui lient l'inconscient aux zones érogènes, leurs caprices apparaissent sans queue ni tête, et elles surprennent le sujet par leur exigence de satisfaction impérieuse, urgente.

Qui plus est, sous l'impulsion du discours capitaliste qui règne aujourd'hui en maître, l'urgence est partout et permanente. Ce discours est porteur d'une exigence de jouissance qui se réduit souvent à un impératif – dénué de toute enveloppe signifiante élaborée : les consommateurs sont poussés à vouloir "tout, tout de suite", ce qui a pour effet collatéral, avec des conséquences pour notre pratique, de dévaluer la parole et de déprécier le temps nécessaire à une élaboration pour permettre un choix éclairé.

Lorsqu'elle émane d'un sujet et qu'elle s'adresse à l'Autre, l'urgence peut relever du champ médical ou chirurgical ; c'est alors l'urgence à être secouru – l'appel "Au secours !" – ou bien l'urgence à secourir son semblable qui est en danger.

Il faudrait faire une place à part à l'urgence psychiatrique qui, souvent, court-circuite l'Autre et la parole, tout en dénudant la pulsion de mort : un passage à l'acte, un état d'excitation maniaque, un effondrement mélancolique peuvent mobiliser l'Autre en urgence.

L'urgence peut aussi relever du champ social – c'est l'urgence à être aidé ou bien à porter assistance.

Elle peut aussi relever du politique – ce peut être une urgence à choisir le candidat le "moins pire" lors d'une élection, mais aussi l'urgence à faire exister la psychanalyse dans le monde, en dehors des cabinets de consultation. Comme vous le savez, l'orientation donnée par J.-A. Miller à notre communauté a incité depuis de nombreuses années les analystes lacaniens à sortir de leurs cabinets et à prendre position, le cas échéant dans l'urgence – cf. les Lettres à l'opinion éclairée, de J.-A. Miller, lors de l'amendement

Accoyer et, plus récemment, la movida Zadig ; mais on peut évoquer aussi la création des CPCT où les consultations sont gratuites.

Mais bien sûr, si nous n'ignorerons pas ces dimensions, ce qui focalisera nos travaux cette année à la Section Clinique, c'est avant tout l'urgence considérée depuis la place « d'un qui souffre de son corps ou de sa pensée », comme le formulait Lacan dans sa « Télévision »¹, un qui choisit de s'adresser à un autre, supposé savoir, qui voudra bien l'entendre. Et nous savons bien que l'urgence peut se rencontrer partout dans la clinique, tant dans les institutions que dans les cabinets, et avec des sujets de tous âges. Il y aurait sans doute aussi à discuter si le scientisme cognitiviste, qui est de plus en plus souvent imposé dans les institutions, génère de l'angoisse et un certain type d'urgence. Les "progrès" de la science donnent aussi une coloration nouvelle à la question de l'urgence, en particulier du fait des prédictions que la génétique rend possibles – bilan préconceptionnel ou prénatal pouvant conduire à une interruption de grossesse, ou encore recherche d'un gène prédisposant à certaines maladies (certains cancers du sein par exemple).

Dans le champ clinique, de nombreuses questions apparaissent : l'urgence énoncée est-elle celle du sujet ou bien émane-t-elle d'un Autre qui se dit bienveillant ? Question qui est cruciale par exemple dans la pratique avec les enfants et des adolescents, par exemple au CPCT.

Et puis, « cette demande qui part de la voix d'un souffrant », comme le dit encore Lacan, relève-t-elle nécessairement d'une urgence ? Cette question peut se déplier sur deux versants :

- D'une part, qu'est-ce qui fait qu'un sujet vit son adresse à l'Autre comme urgente ?

- Et d'autre part, qu'est-ce qui fait que le thérapeute ou l'analyste considérera qu'il y a lieu d'y répondre dans l'urgence ? Qu'est-ce qui pour l'analyste, fait urgence ? Nous verrons que la question de sa formation tient ici une place essentielle pour y répondre de la bonne façon².

Les références de Lacan à l'urgence sont rares dans son enseignement. Elles n'en sont que plus précieuses et nous aurons à examiner chacune d'elles.

¹ Lacan J., « Télévision », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 512.

² Lacan J., « Du sujet enfin en question », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 236.

Pour qui a une certaine connaissance de Lacan, ce terme d'urgence évoque sans doute d'abord son texte sur « Le temps logique... », écrit pendant la guerre et mettant en scène des prisonniers qui, finalement, devront leur possible libération à la mise en jeu de la hâte. J.-A. Miller, fera équivaloir la hâte dont parle Lacan à l'urgence, en proposant que « l'urgence est la version thérapeutique de la hâte »³. Christine de Georges va prendre le temps nécessaire pour nous initier à ce jeu tragique qui se déroule en plusieurs temps bien connus – instant de voir, temps pour comprendre et moment de conclure –, eux-mêmes effets de la structure signifiante⁴.

Ce que Lacan appelle « urgence subjective »⁵ ne se rapporte pas nécessairement au simple énoncé téléphonique d'un « Je voudrais un rendez-vous, c'est urgent ! », mais à une position précise du sujet ; celle qui résulte de la rencontre d'un réel ayant eu un effet traumatique sur la chaîne signifiante qui représente le sujet. Déstabilisé, sur fond d'angoisse, il peut alors dans certains cas décider de se mettre en quête d'un savoir, au-delà de ce qui peut faire urgence dans le corps biologique ou dans sa situation sociale, ces dimensions pouvant être bien sûr entremêlées. Ce mouvement urgent est orienté par la parole et il va contre la sidération, contre l'inertie qui maintient l'attachement à une position de jouissance, et contre la passion de l'ignorance ; il s'oppose aussi à la précipitation vers un passage à l'acte qui coupe de l'Autre. C'est une urgence à dire, qui pourra parfois précipiter une entrée dans le transfert et dans une cure analytique ou bien dans un traitement orienté par la psychanalyse. Avec la mise en forme éventuelle d'un symptôme, dans lequel le noyau de jouissance est habillé d'une enveloppe de signifiants, le temps de l'urgence subjective se termine et peut s'ouvrir celui de la demande. Il y aura bien entendu à considérer que celle-ci se présente de façon bien différente selon que le nouage Imaginaire–Réel–Symbolique est plus ou moins solidement réalisé, ou pour le dire plus classiquement, selon que le sujet se présente comme divisé ou non.

François Bony nous parlera, sous le titre "Urgences et traumatismes", de plusieurs textes regroupés dans le N° 84 de la revue Quarto intitulé « Clinique de l'Urgence ». Rémy Baup interviendra sur "Ce qui précipite en analyse" et

³ Miller J.-A., *Le tout-dernier-Lacan*, cours du 15/11/2006.

⁴ Miller J.-A., *Les us du laps*, cours du 17/05/2000.

⁵ Lacan J., « *Du sujet enfin en question* », *Écrits*, Paris, Seuil, p. 236.

David Halfon sur l'article de Lacan "Du sujet enfin en question", dans lequel il parle des urgences subjectives.

L'analyste est celui qui accepte, éventuellement, mais pas nécessairement, de « faire la paire » avec ces « cas d'urgence »⁶, selon la formule de Lacan dans son ultime écrit, la « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI ».

Avec la mise en forme d'une demande, le sujet va entrer dans un nouveau temps, un temps pour comprendre qui est fait d'attente, une attente qui est alors un affect du transfert. Mais l'analysant en a-t-il pour autant fini avec l'urgence ? Eh bien non, et c'est ce que Lacan accentue dans son *Tout Dernier Enseignement*, où il ne mentionne plus le concept du transfert, qu'il considérerait jusque-là comme « ce qui dirige la façon de traiter les patients »⁷, bref la boussole de l'analyse, mais il avance l'idée qu'il y a pour l'analysant une urgence à obtenir une « satisfaction », ce dont témoigne sa course « après la vérité »⁸. Un « ça urge »⁹ traverse la cure, dit J.-A. Miller, qui nous rappelle qu'en bas latin *urgens* veut dire qui ne souffre pas de retard, mot qui provient lui-même du verbe *urgere*, qui signifie pousser, presser. Donc « ça presse et ça pousse ».

Philippe De Georges nous éclairera sur ce dernier texte de Lacan, et Chantal Bonneau commentera sa proposition concernant la « satisfaction urgente », dont l'analyse serait le moyen.

Je rapprocherai cette dimension d'un « ça urge », de ce que Lacan pointe dans le Séminaire *L'Éthique de la psychanalyse* (donc bien des années auparavant) comme l'« urgence de la vie », en traduisant une formule de Freud (*Die knot des lebens*). J'essayerai de retrouver la source freudienne de cette formulation, et la pertinence clinique de la traduction qu'en donne Lacan. Pour l'heure, je noterai simplement qu'urgence rime avec vie.

C'est aussi cette direction que pointe Lacan quand, dans son rapport de Rome, il parle de la création qui se fait toujours dans l'urgence¹⁰. Armelle

⁶ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, pp. 571-573.

⁷ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 114.

⁸ Cf. Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI » et Miller J.-A., « Les us du laps », *op. cit.*

⁹ Miller J.-A., « La passe du parlêtre », *La Cause freudienne*, n° 74, pp. 113-123.

¹⁰ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, p. 24.

Gaydon mettra en lien cette référence avec la célèbre formule de Freud « Le lion ne bondit qu'une fois », ce qui nous introduira à la question de l'acte, tant de l'artiste que de l'analyste, et de son éthique.

Le progrès d'une cure analytique paraît impliquer du côté de l'analysant surtout patience et persévérance, et du côté de l'analyste de n'intervenir qu'au moment opportun. Pourtant, l'acte de l'analyste, quand il a lieu, du fait de la mise en jeu de son désir, s'opère justement dans l'urgence – par exemple par des ponctuations ou par ses coupures des séances. Des Analystes de l'École (AE) en ont témoigné, par exemple Anne Béraud qui a mentionné l'effet dans son corps d'une telle coupure¹¹. Les collègues qui travaillent avec des enfants autistes témoignent aussi de l'importance de « saisir la balle au bond »¹² pour accueillir une invention, même minime, du sujet.

Dans le cours de l'analyse, l'urgence sera aussi pour l'analyste de ne pas se focaliser sur la vérité-menteuse de son patient, mais de viser le noyau de jouissance¹³. La hâte – l'urgence – qui peut être mise en fonction dans l'interprétation de l'analyste, visera à surprendre le discours de l'inconscient et ainsi à opérer sur la jouissance. Et c'est justement cette dimension de la jouissance qui prévaut dans le dernier enseignement de Lacan, et non plus celle du manque à être, qui pour autant parcourt nécessairement la cure d'un sujet névrosé.

Je mentionnerai aussi l'urgence qui peut marquer la fin d'une analyse et ouvrir sur un désir de passe (c'est à dire de témoigner sur son analyse, une fois celle-ci terminée), et puis l'urgence qui anime les Analystes de l'École pour transmettre à la communauté analytique leur solution singulière¹⁴ et témoigner de ce que peut être la satisfaction après la fin de l'analyse.

Il faudrait aussi mentionner l'urgence dans laquelle s'est trouvé Lacan pour créer une École qui permette (je le cite) « un travail qui, dans le champ que Freud a ouvert, restaure le soc tranchant de sa vérité »¹⁵, puis l'urgence qui

¹¹ Béraud A., « Different urgencies », *The Lacanian Review* n°6, Urgent!, p. 165.

¹² Bosquin-Caroz P., « Urgence subjective et invention », Quarto 84.

¹³ cf Dupont L., « The urgency of the analyst/analysand », *The Lacanian Review* n°6, Urgent!

¹⁴ Dhéret J., « Transmettre à la communauté », Quarto 84, et Tassara-Zarate P., « From the urgency of an anxiety to the urgency of a satisfaction's Bien-Dire », *The Lacanian Review*, n°6, Urgent!, p. 156.

¹⁵ Lacan J., « Lettre de dissolution de l'École Freudienne de Paris ».

l'a poussé à élaborer « une doctrine de la fin de l'analyse »¹⁶ et son invention de la passe.

Je terminerai en revenant à la clinique, une clinique très contemporaine dans laquelle la question de l'urgence est posée par le discours médical, en l'occurrence lorsqu'un test diagnostique génétique est proposé à un patient pour qu'il puisse connaître son risque de développer une maladie spécifique, dont le gène a pu lui être transmis héréditairement. Le sujet est-il alors animé d'une urgence de savoir qui lui est suggérée par la science, ou préfère-t-il ne pas vouloir savoir ?

La patiente est une femme de 30 ans, dont la mère a été diagnostiquée comme atteinte d'une chorée de Huntington après dix années d'hospitalisations successives pour état dépressif. Sa grand-mère maternelle était déjà atteinte de cette maladie neurodégénérative, génétique et héréditaire, – qui entraîne des troubles de la motricité invalidants – et était décédée lors de la petite enfance de sa fille, la mère de ma patiente. Bien que le dépistage génétique soit disponible depuis les années 90, il ne sera réalisé que très tardivement chez la mère de ma patiente, la symptomatologie dépressive ayant masqué pendant longtemps les signes moteurs et cognitifs, plus caractéristiques de la maladie.

L'annonce du diagnostic de la maladie de sa mère fut pour sa fille, ma patiente, un instant de voir qui a eu pour effet son engagement immédiat dans le long protocole qui lui a été proposé, pour déterminer si elle était porteuse ou non du gène. Ce qui l'a décidée à faire ce test fut, dit-elle, « l'angoisse de mourir jeune » et plus encore son projet d'avoir un jour des enfants. Risqueraient-ils d'être porteurs du gène ? Sachant que si elle-même en était porteuse, le risque pour chaque enfant à venir serait alors précisément de 50%. Le test s'est révélé négatif, à sa « grande joie » dit-elle, qui fut pourtant de courte durée. Une tristesse lui est alors « tombée dessus » : pour la première fois de sa vie, elle « se pense mortelle », elle est obsédée par la déchéance annoncée de sa mère et elle a peur pour ses frères cadets. Comment faire face à ce réel de la mort, comment se comporter avec eux ? C'est dans ce moment d'urgence subjective, où lui apparaît « du manque dans le signifiant »¹⁷, qu'elle se décide à consulter un analyste : dès la première séance elle se surprend à énoncer qu'avec sa mère, peut-être, « les

¹⁶ Miller J.-A., « La passe et le parlêtre ».

¹⁷ Miller J.-A., Les us du laps, cours du 17/05/2000, p. 15.

rôles sont inversés ». C'est à partir de ce signifiant du transfert que s'ébauchera, au fil des séances et du temps pour comprendre, un travail de deuil de sa mère, dont l'état s'est dégradé progressivement dans des conditions précaires de prise en charge en hôpital psychiatrique. Ce travail sera ponctué de rêves de mort de sa mère et de pensées obsédantes d'euthanasie : elle ne supporte plus d'attendre une mort qu'elle désire voir advenir.

Elle est aussi très inquiète pour ses deux jeunes frères, alors âgés de 27 et 15 ans, frères qu'elle dit avoir élevés du fait des états dépressifs de leur mère et du départ du père quand elle avait 15 ans – l'inversion des rôles est donc bien installée depuis longtemps. Ses frères « ne veulent pas savoir » dit-elle, mais elle voudrait qu'ils fassent le test, sinon elle « pensera toute sa vie » au risque qu'ils courent – une chance sur deux qu'ils soient porteurs du gène – ceci en l'absence actuelle de tout traitement curatif de la maladie.

Son frère benjamin parle de faire le test à sa majorité ; il n'a pas le droit de le faire avant. Il est donc dans l'attente, mais décidera d'aller parler à un pédopsychiatre et ira régulièrement voir leur mère.

Le cadet, qui est adulte et dans une relation de couple instable, ne veut d'abord plus en parler avec elle, ni rendre visite à leur mère, puis il lui dira être prêt à faire le diagnostic, mais remettra toujours ce moment à plus tard. Pour lui, le temps pour comprendre s'éternise, sans qu'un moment de conclure n'advienne qui le mettrait face à un réel qui conditionnera ses choix.

Cette incertitude est traumatique, elle laisse la patiente dans l'angoisse et lui fait imaginer une possible dégradation rapide de l'état de ses frères, s'ils étaient « positifs ». Aussi veut-elle « profiter d'eux avant qu'ils ne meurent » et décide de les voir plus souvent (ils sont dans une autre région). Elle est aussi très active dans la recherche d'une solution institutionnelle plus adaptée à l'état de leur mère (recherche d'une MAS), à laquelle elle rend visite régulièrement.

Sous transfert, elle élaborera une position plus à distance de son identification à une mère idéale, consentant à être un peu moins « le pilier » de la famille. Elle fera des projets pour elle-même, décidera d'« aller de l'avant » : sur le plan professionnel elle passera un concours ; elle débutera aussi une activité de danse. Qui plus est, elle interrogera sa fonction de « béquille » maternante auprès de son compagnon, lui aussi dépressif, que bientôt elle quittera. Ce sont donc tous les aspects de sa vie qui seront remaniés.

Son frère cadet (le plus âgé des deux) finira par se décider à effectuer le test, alors qu'il envisage de devenir père, et apprendra qu'il est porteur du gène sans présenter aucun signe de la maladie. Sa sœur se dira : « pas plus traumatisée que ça » de cette situation.

J'interviendrai pour lui dire que nous sommes tous porteurs de quelque chose et elle pourra formuler que « la maladie fait partie de la vie », sans garantie. Viendra alors pour elle le moment de conclure et, après quatre ans, de décider de ne plus venir parler à l'analyste.

Christine De Georges

Commentaires du texte de Lacan : « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme »¹

Ce texte a été publié en 1945 dans Les cahiers d'Art, qui avaient interrompu leur publication pendant la période de la guerre. Il se trouve à présent dans les Ecrits, pages 197 à 213.

Il traite de la question du temps d'une façon spéciale, à partir d'un apologue : l'apologue des trois prisonniers ; sous la forme d'un sophisme.

L'apologue a comme définition : un récit qui a pour fonction d'illustrer une leçon morale qui peut être formulée explicitement. La visée de l'apologue est argumentative.

Le sophisme est un mot d'origine grecque : c'est un argument qui, partant de prémisses vraies ou jugées telles, aboutit à une conclusion absurde, difficile à réfuter.

Lacan dans ce texte conçoit un temps logique, qui a les caractéristiques suivantes :

Il est désubjectivé, c'est un temps objectif. C'est un temps contracté.

Il se produit dans l'urgence, c'est ce qui nous intéresse.

Il se réalise dans un acte, qui conclut les temps qui l'ont précédé.

Le temps logique par ses caractéristiques a une place particulière dans tout ce que la psychanalyse a pu élaborer de la question du temps sous les différents modes par lesquels elle apparaît : le temps chronologique, le temps de la remémoration, le temps de la répétition, le temps de l'après-coup. Ces temps se déplacent sur un axe d'avancée ou de retour en arrière de la progression du temps, qui fait le trajet de toute cure analytique.

Le temps logique s'excepte de cette trajectoire du temps, c'est un temps qui surgit, un temps compté, qui compte éminemment dans le trajet d'une cure. Il

¹ Ce texte ne présente pas les citations telles qu'elles devraient l'être pour une version écrite. Outre le texte des Ecrits, les références bibliographiques sont : Les leçons du 10.05.2000 et du 17.05.2000 du séminaire de Jacques-Alain Miller, Les us du laps, consultables sur le net ou dans La Cause freudienne, n° 45, Le temps de savoir.

peut faire pendant à l'énoncé de Freud qui dit : « L'inconscient ne connaît pas le temps ».

L'apologue des trois prisonniers se présente sous forme d'un jeu. À partir de données particulières qu'impose un directeur de prison à trois prisonniers, nous détaillerons ces données après, les trois prisonniers doivent en logique découvrir ce qu'ils sont (du verbe être). Après tout un temps que nous allons expliquer, ils sortent dans l'urgence, convaincus de ce qu'ils sont, par un acte qui leur donne le chemin de la liberté.

Ces éléments sont une première approche pour dire que l'apologue traite du temps, du temps logique, de l'urgence, de l'acte, de la liberté.

Si l'apologue se présente sous forme d'un jeu, l'enjeu est de taille, celui de rester enfermés ou bien celui de la liberté.

La définition que donne Lacan du sophisme est la suivante : « C'est un exemple significatif pour résoudre les formes d'une fonction logique au moment historique où leur problème se présente à l'examen philosophique ». Le sophisme est à situer dans l'époque historique de l'immédiate après-guerre. Les hommes ont été particulièrement contraints dans des camps de concentration. La nature humaine a été crucialement avilie. De façon inédite, certains hommes ont été traités de sous-hommes et la mort a frappé. La liberté, là, est à entendre au-delà de la libération des contraintes de l'enfermement, comme une liberté pour retrouver la vie mais aussi la dignité humaine.

L'examen philosophique du sophisme que signale Lacan dans sa définition fait référence à Sartre, avec lequel il dialogue en sourdine sans le citer explicitement. Il dira : « Nous ne sommes pas de ces récents philosophes pour qui la contrainte de quatre murs n'est qu'une faveur de plus pour le fin du fin de la liberté humaine ».

Petit détour par Sartre

C'est un détour esquissé que je vous propose, juste pour mettre quelques dimensions sartriennes en perspective avec le texte de Lacan.

Sartre est connu pour être le philosophe de la liberté, dimension qui traverse toute son œuvre. La liberté est envisagée comme quasiment absolue, quelles que soient les contraintes rencontrées et subies. La liberté peut décider du sens à donner aux contraintes, au-delà d'elles-mêmes. Par exemple, dans la

Commentaires du texte de Lacan : « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée.
Un nouveau sophisme »

suite de nouvelles qui s'appelle *Le mur*, paru en 1939. Dans une de ces nouvelles, il est question de trois prisonniers de la guerre d'Espagne qui sont enfermés dans une cave jusqu'à leur exécution. La nouvelle traite de leur liberté à parler ensemble et à envisager l'issue de leur enfermement. Ce n'est pas de cette liberté-là que traite Lacan.

D'autre part, *L'être et le néant* a paru en 1943. Sartre développe la notion d'un être qui comporte en lui-même la possibilité du non-être. L'être pour-soi, selon l'expression de Sartre, comprend sa néantisation. Lacan reprendra plus tard dans ses Séminaires cette notion de l'être et du non-être. Mais déjà, dans ce texte du temps logique de 1945, quand il dit que les prisonniers, c'est-à-dire les sujets, trouvent ce qu'ils sont, ce qu'ils sont dans leur existence au moment où en acte ils vont vers la liberté, il parle d'assertion en soi. Cette expression de Lacan, assertion en soi, fait pendant au pour-soi sartrien. Et dans le fond l'apologue des trois prisonniers traite, entre enfermement et liberté, du temps logique où se joue la question de l'être ou du non-être.

J'espère ne pas me tromper en disant que le trajet sartrien de la liberté, c'est la nécessité de briser, de rompre les contraintes, ce qu'il a fait dans son combat politique, pour accéder à des choix qui rendent possible la liberté qu'il dit en acte. La liberté en acte même ; Lacan aurait pu être d'accord avec cela.

Sartre a pu dire : « Agir, c'est modifier la figure du monde ». Ce qui me permet un petit aparté, parce que j'ai trouvé par hasard sur internet un entretien paru dans *L'Express* entre Sartre et Jacques-Alain Miller sur la question de l'acte. L'intitulé est : « Entretien avec Sartre : de "La nausée" aux "Séquestrés" ». Les propos ont été recueillis en 1960, date à laquelle Jacques-Alain Miller était encore lycéen.

Sartre dit qu'un acte n'est qu'un geste quand il est frappé d'inefficacité. Par exemple, dit-il, « je suis enfermé dans une prison et je frappe sur la porte pour sortir, c'est un geste. Un acte doit obtenir une fin ».

Lacan dira que l'acte se mesure à ses conséquences. Sartre rajoute : « Dans l'acte, il y a une vérité ».

Jacques-Alain Miller lui demande : « Au nom de quoi lutterez-vous et pour quels objectifs précis ? ». Sartre répond : « Au nom de deux principes qui vont ensemble : primo, personne ne peut être libre si tout le monde ne l'est pas ; secundo, la vie sera humaine à partir du jour où tout le monde pourra manger

à sa fin et tout homme pourra exercer son métier dans les conditions qui lui conviennent ».

J.-A. Miller demande : « Croyez-vous à l'efficacité de ces actes ? ». Il avait sans doute la réponse, car ce n'est pas comme ça que Lacan envisage l'acte. Et Sartre de répondre : « Sur ce point je serai très pessimiste, je pense en fait que cette efficacité ne peut être jamais que d'empêcher le pire ».

De quoi s'agit-il dans l'apologue des trois prisonniers ?

Le directeur d'une prison fait comparaître trois détenus et leur communique l'avis suivant : « Pour des raisons que je n'ai pas à vous rapporter maintenant messieurs, je dois libérer un d'entre vous. Pour décider lequel, j'en remets le sort à une épreuve que vous allez courir, s'il vous agrée ».

L'épreuve consiste à fixer entre les épaules de chacun des prisonniers, de façon qu'il ne le voie pas, un disque qui sera d'une couleur blanche ou noire. Ce, en sachant qu'il y a cinq disques : trois blancs et deux noirs. C'est le point de départ, trois blancs et deux noirs.

« Tout loisir vous sera laissé de considérer vos compagnons et le disque dont chacun sera porteur, sans qu'il vous soit permis, bien entendu, de vous communiquer l'un à l'autre le résultat de votre inspection. Ce qu'au reste, votre intérêt seul vous interdirait. Car c'est le premier à pouvoir en conclure sa propre couleur, qui doit bénéficier de la mesure libératoire dont nous disposons ».

Le directeur rajoute : « Encore faudra-t-il que sa conclusion soit fondée en logique et non seulement en probabilité ».

Là-dessus, chacun des trois prisonniers est paré d'un disque blanc.

Comment les sujets vont-ils résoudre le problème ?

La solution parfaite du sophisme

Après s'être considérés entre eux un certain temps – en fait un temps qui se décompose et que nous détaillerons après, ce sont ces temps qui vont faire toute la substance des temps logiques –, les trois sujets font quelques pas qui les mènent de front à franchir la porte dans la précipitation.

Chacun fournit une réponse semblable à celle de son voisin, à la suite de sa décision de sortir et dit : « Je suis un blanc et voici comment je le sais. Etant donné que mes compagnons étaient blancs, j'ai pensé que si j'étais un noir, chacun des deux autres à leur tour eût pu inférer ceci : "si j'étais un noir moi aussi, l'autre (le troisième), aurait reconnu immédiatement qu'il était un blanc

*Commentaires du texte de Lacan : « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée.
Un nouveau sophisme »*

et serait sorti aussitôt, donc je ne suis pas un noir". Comme les deux autres ne sont pas sortis ensemble convaincus chacun à leur tour d'être des blancs. S'ils n'en faisaient rien, c'est que j'étais un blanc comme eux. Sur quoi j'ai pris la porte, pour faire connaître ma décision ».

C'est ainsi que les trois prisonniers sont sortis simultanément, forts des mêmes raisons de conclure.

Reprenons et appelons A, le sujet réel sur lequel on s'appuie ; et B et C, ceux sur la conduite desquels A établit sa déduction.

A suppose « si j'étais un noir » et pense que...

B pourrait supposer à son tour « si j'étais un noir, alors... »

Dans cette hypothèse, puisqu'il n'y a que deux noirs, C serait sorti aussitôt. C pourrait esquisser un mouvement de sortie mais s'arrête. C'est la première scansion qualifiée de suspensive.

C ne sort pas, donc...

Si A suppose toujours qu'il est un noir, B sait alors qu'il n'est pas un noir, il est un blanc. Il établit sa conviction sur l'expectative de C.

C étant dans la position symétrique à B, peut en déduire la même chose. Et donc B et C dans ce cas auraient pu tous deux sortir ensemble convaincus d'être des blancs. Ils pourraient entamer leur mouvement de sortie, mais s'arrêtent. Ils restent dans l'indécision. C'est la deuxième scansion suspensive.

B et C ne sortent pas, donc... Il a suffi que B et C hésitent pour que... A soit convaincu qu'il est un blanc et chacun des protagonistes, ayant fait le même raisonnement, B et C savent séparément à leur tour, qu'ils sont blancs. Dans la hâte, ils sortent vers la liberté.

La logique du sophisme

Il faut reconnaître que ce qui intrigue d'emblée, c'est que la logique du sophisme est particulière. Elle n'obéit pas à une logique classique, elle pourrait la compléter.

Dans une logique classique, il y a une suite de propositions qui s'établissent dans l'opposition du vrai et du faux. Les propositions jugées vraies sont

retenues, les autres éliminées. Elles s'enchaînent dans des temps du raisonnement qui sont équivalents.

La logique du sophisme est autre, elle véhicule une vérité qui ne se sait pas vraiment, une vérité qui échappe. La logique du sophisme inclut en son centre un manque, un vide quant à la vérité. Lacan dit même que les cogitations de B et C, leur sont imputées à faux, puisque le fait que A soit noir n'est pas vrai, ce n'est qu'une supposition.

À la page 202 des Ecrits, Lacan évoque la logique classique dont, dit-il : « Le prestige "éternel" reflète cette infirmité... qu'elle n'apporte jamais rien qui ne puisse déjà être vu d'un seul coup ». La logique classique pourrait tirer son triomphe de la situation où l'un des trois prisonniers verrait, d'un seul coup, que les deux autres sont des noirs et donc en déduirait qu'il est blanc. La logique classique tient à l'examen spatial de l'ordonnancement des données. On pourrait penser là, à la clinique actuelle qui objective les données.

Le procès logique du sophisme tient à ce qui ne se voit pas et à ce que les sujets tirent positivement de ce qu'ils ne voient pas.

Je vais commencer là, à glisser des concordances. Là, ce dont il s'agit et qui ne se voit pas, tient à l'inconscient.

Le procès logique n'est pas spatial, il est temporel.

La conclusion de Lacan, c'est qu'il n'y a pas seulement des différences qualitatives des temps, comme le veut la psychologie, mais qu'il y a des différences structurelles des temps, propres à l'inconscient. Et il dégage trois temps dans le procès logique. À chacun, considéré comme structure temporelle, Lacan accorde une structure subjective propre. Jusqu'à ce qu'il trouve sous quelle forme émerge le sujet de façon essentielle, dans l'urgence de l'acte.

C'est là « le génie de Lacan », dit Jacques-Alain Miller dans le commentaire du texte de Lacan qu'il fait dans son séminaire Les us du laps, leçon du 17 mai 2000.

Nous allons maintenant essayer de montrer que l'instance du temps se présente sous un mode différent en chacun de ces moments. Nous allons examiner les différents temps logiques.

L'instant de voir

L'instant de voir, c'est le premier temps. Il implique le regard qui cherche les données perceptives, qui sont les données déterminantes de départ. Dans ce temps le sujet est impersonnel, il est en quelque sorte annulé. Il ne s'occupe de rien d'autre que de voir la situation dans un instantané de l'image. C'est l'instant. C'est simple.

Le deuxième temps, le temps pour comprendre

Il s'agit là encore d'un temps logique pour comprendre. Il ne s'agit pas d'une réflexion sur le sens à donner à toute cette affaire.

Le sujet commence à chercher la vérité de ce qu'il est, ce qui est imagé par la couleur d'un disque blanc ou noir, en tenant compte de ce qu'il voit et de ce qu'il ne voit pas.

Le sujet A, avec son hypothèse de départ : « si j'étais un noir », part d'une intuition qui cherche à objectiver quelque chose de plus que les données de fait. Les sujets restent indéfinis sauf par leur réciprocité. Le sujet est indéfini réciproque, c'est comme ça que Lacan le qualifie. Ce temps comprend la réciprocité des positions entre les sujets en tant que semblables. Lacan parle d'intersubjectivité, terme qu'il délaissera ensuite. Chaque sujet guette la position des deux autres, pour essayer d'en déduire la sienne. C'est un temps subjectif sur l'axe imaginaire α --- α' . Si l'on veut faire un raccourci, on parlerait du stade du miroir, d'un temps transitive spéculaire, du siège des identifications.

C'est un temps épistémique, à la recherche d'un savoir qui manque.

Ce temps comprend l'attente. Il faut attendre ce que fait l'autre. Et il faut aussi constater que l'autre attend ce que je fais. Et d'ailleurs le temps pour comprendre nous laisse dans une certaine équivoque sur sa durée, contrairement à l'instant de voir et à la fulgurance du moment de conclure.

L'attente est divisée en deux scansion suspensives, comme j'ai essayé de le dire tout à l'heure. Dans la première scansion suspensive, où C pourrait sortir puis s'arrête, il y a une conclusion anticipée qui dépend des autres.

Dans la deuxième scansion suspensive, « B et C ne sont pas sortis avant moi, donc... ». La conclusion anticipée se libère, à ce moment-là, de la dépendance à la position des autres et va propulser le moment de conclure.

Le moment de conclure

Il surgit au point culminant de la tension temporelle.

L'attente s'inverse en hâte, en urgence.

C'est l'urgence d'un je suis cela, que Lacan appelle l'assertion sur soi, par où le sujet conclut le mouvement logique dans la décision d'un jugement. On pourrait rajouter en référence au texte de Freud « Die Verneinung », qu'il s'agit de la décision d'un jugement d'attribution sur soi.

Le jugement assertif se manifeste par un acte. L'acte, c'est l'urgence d'opérer un arrachement d'une situation mortifère à abandonner vers une situation nouvelle à conquérir. De quel arrachement s'agit-il dans l'acte ? De la part petit α qu'on est pour l'Autre en le décomplant. Dans la détente de l'acte, vient se réaliser quelque chose de cet objet.

Enfin, qu'est-ce que représente ce disque ? Il a une fonction binaire, il peut être blanc ou noir. En ce sens, il a à voir avec la fonction signifiante. Là, je m'avance..., il pourrait être un signifiant tout seul, qui pourrait se mettre à signifier ou pas. Il est en même temps l'objet, mais en tant qu'il est blanc ou noir, il joue sa partie en tant que fonction causale, sans dire vraiment qui il est.

Il est pourtant la cause essentielle du sujet. Comme le dit Lacan : « À être..., alors seulement on sait qu'on est ».

Le moment de conclure, c'est un temps objectif, qui produit l'objet α .

Mais c'est le temps d'où va se produire la forme personnelle du sujet, celui qui ne peut être exprimé que par le "Je".

Le moment de conclure se fait dans l'urgence et emporte avec lui une part de certitude.

Lacan dit déjà en 45 que la motivation de la conclusion, « affleure la forme ontologique de l'angoisse ». Nous pouvons là rappeler ce que Lacan dira plus tard dans son Séminaire L'angoisse, dans la leçon du 19 décembre 1962, page 92 et 93 : « J'ai plus d'une fois avancé, sous des formes aphoristiques [il fait peut-être référence au temps logique], que toute activité humaine s'épanouit dans la certitude, ou d'une façon générale que la référence de la certitude, c'est essentiellement l'action. C'est ce qui me permet d'introduire maintenant que c'est peut-être à l'angoisse que l'action emprunte sa certitude. Agir c'est arracher à l'angoisse sa certitude ».

Commentaires du texte de Lacan : « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée.
Un nouveau sophisme »

Le texte du temps logique se termine sur l'idée que l'assertion d'une certitude anticipée est la forme fondamentale de la logique collective qui prend en compte la position singulière de chacun.

Lacan conclut le texte avec la leçon explicite du sophisme, dans l'époque historique où il l'écrit.

Il y a, dit-il : « une inadéquation qu'on ressent d'une affirmation telle que "Je suis un homme", à quelque forme que ce soit de la logique classique ».

Il déduit alors du sophisme « la valeur véritable » de la conclusion survenue après l'assertion d'une certitude anticipée :

- 1) Un homme sait ce qui n'est pas un homme ;*
- 2) Les hommes se reconnaissent entre eux pour être des hommes ;*
- 3) Je m'affirme être un homme, de peur d'être convaincu par les hommes de ne pas être un homme.*

Qu'est-ce que Lacan nous apprend de plus avec ce texte ?

Lacan dira dans « Fonction et champ de la parole et du langage... », que les temps logiques sont des fonctions « familières à nos élèves pour s'être montrées très propices à l'analyse didactique par où nous les guidons dans le procès d'une psychanalyse ». Le sophisme des trois prisonniers, c'est le sophisme d'une psychanalyse.

Lacan construit dans l'apologue en la personne du directeur de prison, un Autre dont les desseins sont déterminés pour le sujet. L'Autre nous marque de déterminations.

Il s'agit pour chaque sujet de deviner le désir de cet Autre qui le surplombe, en isolant ces déterminations. Ces déterminations sont méconnues, elles restent inconscientes. Il y a donc que l'inconscient, c'est le désir de l'Autre.

La cure analytique reproduit cette situation. Jacques-Alain Miller dit que dans ce cas il n'y a qu'un seul prisonnier, c'est l'analysant ; et le directeur de prison, c'est l'analyste : « Je joue ma partie dans l'analyse avec le directeur de prison, constitué en Sujet supposé savoir l'inconscient. Cela suppose que le directeur de prison me donne des interprétations, qui sont les indices de la couleur de mon disque ». Il me dit : « Tu peux savoir ! » et « tu sortiras quand tu sauras ». L'Autre, le grand Autre, l'analyste dans la situation de transfert, s'éteindra quand j'atteindrai le savoir qui me faisait défaut.

En attendant, l'analysant a passé son temps dans la prison de son symptôme, de son angoisse, puis de ses identifications et de son fantasme. Il a cherché sa vérité dans l'Autre et avec les petits autres. Il a usé du temps sous toutes ses formes, le temps du récit de son roman familial, le temps chronologique, le temps de la remémoration, le temps du coup traumatique et de l'après-coup. Il faut du temps. Il faut le temps scandé des séances, le temps dans la durée, le temps d'entrée dans la cure analytique, le temps de son déroulement.

Mais ce qui compte dans une cure analytique, c'est l'irruption d'une temporalité qui vient subvertir toutes les autres, en signant l'ouverture de l'inconscient. Et l'on cherche à savoir quel est l'acte de l'analyste qui a pu faire surgir ex nihilo du nouveau. La cure ne se conclut pas seulement par le débarrassage des identifications encombrantes ni avec le passe muraille de la traversée du fantasme.

La bonne sortie d'analyse est toujours une sortie précipitée, dans un moment de certitude. Même si on peut toujours se tromper et y retourner. On pourrait dire, après la lecture du texte des temps logiques, que la cure pourrait se terminer quand on sait quel disque on est. Lacan dira dans le Séminaire Encore, dans la leçon du 16 janvier 1973 : « La fonction de la hâte, c'est déjà ce petit α qui la thétise » [c'est-à-dire qui la fonde]. L'ombilic du point de hâte est à situer au point précis où l'analysant entrevoit sa béance causale.

C'est ce qu'on obtient quand une analyse est menée jusqu'à son terme et dont témoignent, dans ce qui s'appelle la passe, les analystes de l'Ecole de la Cause freudienne.

Urgences et traumatismes

Origine du terme de trauma en psychanalyse : un réel

Freud a dans un premier temps attribué l'origine de la névrose à un traumatisme sexuel, c'est la théorie du trauma des années 1895 et 1897.

Le cas princeps est celui d'Emma développé dans l'« Esquisse d'une psychologie scientifique »¹ :

Emma est incapable d'entrer seule dans un magasin. Elle s'explique cette phobie par un souvenir qui date de ses 12 ans (« après sa puberté »). Quand elle entrait dans un magasin, elle y voyait deux commis qui rigolaient entre eux... Au moment où elle vit les deux rire, elle fut saisie d'un effroi et se précipita hors du magasin. Elle se souvient avoir pensé, à ce moment, que les deux riaient de ses vêtements. Et elle trouva attirant sexuellement l'un des commis.

Une recherche plus poussée ramène à la conscience d'Emma un autre souvenir : à huit ans, elle était allée à l'épicerie du quartier pour s'y acheter des sucreries à deux reprises. La première fois, l'épicier lui pinça l'organe génital à travers ses vêtements. La seconde, fois, le même scénario se répéta. En se souvenant de ces deux scènes, Emma se reproche d'y être allée deux fois de suite, comme si ce qui était arrivé était de sa responsabilité. Un sentiment pesant de culpabilité s'attache à ce second souvenir.

La première scène, celle du magasin avec les commis, ne peut être comprise que si on l'interprète au travers de la seconde scène, avec l'épicier.

Freud précise alors que le caractère traumatique d'un événement à l'origine d'un symptôme est lié à son lien avec une sexualité pré-pubertaire, le souvenir refoulé n'opérant qu'après-coup, qu'après réactivation par un événement qui pouvait sembler anodin. Il soulignait bien que « ce n'était pas le caractère dramatique ou monstrueux de l'événement qui faisait le trauma, mais le fait qu'il ait été "élevé à la dignité de traumatisme" par le sujet lui-même »².

¹ Freud S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », Naissance de la psychanalyse, PUF, janvier 1986, pp. 364-366.

² Astier M., « Note sur le traumatisme », <https://www.causefreudienne.net/note-sur-le-traumatisme/>

Freud a eu très tôt recours à ce terme de traumatisme, dès les Études sur l'hystérie, où il développait qu'une excitation sexuelle chez le sujet hystérique (une scène de séduction) pouvait donner lieu à un traumatisme, ce qu'il traduisait par la formule « l'hystérique souffre de réminiscences ».

Freud abandonnera cette théorie dite de la séduction pour celle dite du fantasme, sans abandonner complètement l'idée du traumatisme car : « Ce qu'abandonne Freud avec sa "Neurotica" c'est toute explication causale qui s'appuierait sur la réalité du traumatisme en tant que fait »³, précise G. Briole dans ce numéro 84 de Quarto qui nous intéresse aujourd'hui.

Freud développe donc sa "Neurotica" – ou théorie de la séduction – pour, dans un second temps, se rendre compte que c'était la sexualité en elle-même qui était traumatique du fait de la dénaturation de l'homme par le langage. C'est alors la théorie du fantasme qui sera mise en avant.

Cela fera dire à Lacan que ce qui fait traumatisme « c'est la fonction [...] du réel comme rencontre [...] en tant qu'essentiellement elle est rencontre manquée »⁴. La rencontre est manquée car c'est la rencontre avec un impensable, avec un trou, le traumatisme du rapport qu'il n'y a pas. Nous allons y revenir. Quant au fantasme, c'est ce qui protège du danger (interne comme externe), ce qui « commande aux différents voiles de l'horreur »⁵.

C'est par cette face du trauma – la rencontre avec le non-rapport, la présence d'un réel, d'un impossible à symboliser – que le sujet est souvent précipité en analyse pour reprendre le terme de Rémy Baup. Alors qu'il retrouvera peut-être l'autre face du trauma (la présence du symbolique dans le réel) à la fin de sa cure.

Dans la psychanalyse lacanienne, le traumatisme fondamental c'est la rencontre du corps avec la langue. De ce choc, dans le meilleur des cas, résulte l'expulsion d'un objet, d'une part du vivant, dit objet α .

Cette rencontre entre le corps et la langue pourrait être décomposée en deux temps :

³ Briole G., « Après l'horreur, le traumatisme », Quarto n°84, Clinique de l'urgence, p. 16.

⁴ Lacan J., Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, Paris, Seuil, 1973, pp. 54-55.

⁵ Briole G., « Après l'horreur, le traumatisme », op. cit.

– **Le temps 1** est celui du nouage langue-corps (la métaphore de la jouissance). La langue frappe le corps et une lettre s'y inscrit, ce qui peut s'écrire : $S_1 \rightarrow J/O$

S_1 ici est une lettre en tant qu'elle n'est pas à lire (signifiant hors-sens de la langue) et O, un trou, point d'impact de la jouissance sur le corps lié à ce signifiant dans le réel. Ici se loge le Y a d'l'Un, l'Un comme antérieur à l'être qui, lui, est lié à l'Autre⁶. Mais aussi le trou de l'ombilic, qu'aucun savoir ne pourra appréhender. Ce premier S_1 creuse tout autant le vide du sujet que celui de l'objet. [Voir l'intervention d'Éric Laurent sur « l'écriture appui » dans son texte « Entre vide et image »⁷ produit à la Section Clinique de Nice].

C'est ici ce que J.-A. Miller appelle « métaphore de la jouissance », et Freud « fixation ».

C'est à partir de ce S_1 premier, et du trou qu'il produit, que d'autres signifiants vont venir s'enchaîner pour faire "histoire", "roman" pour un sujet.

– **Le temps 2** est celui de l'articulation signifiante (l'Autre, le sens et la métonymie de la jouissance) – la lettre à lire (nouage corps-histoire).

Dans le second temps logique, le S_1 est interprété par une seconde personne S_2 en position d'Autre (ici l'Autre du langage, alors que dans le premier temps l'Autre c'est le corps). Le S_1 viendra alors représenter le sujet pour cet Autre, d'où la création d'autant d'identifications qu'il y a de signifiants maîtres dont

⁶ Miller J.-A., « L'être et l'Un », L'orientation lacanienne, Cours du 16/03/2011, inédit.

⁷ Laurent E., « Entre vide et image », Cahiers cliniques de Nice, n° 18, Décembre 2017, Le triomphe de l'image, pp. 166-167 : « Au lieu de l'écriture comme impression ou dépôt sur une surface, il s'agit de l'écriture comme chaîne, où les signifiants viennent s'appuyer sur le bord d'un trou. La parole vient prendre appui sur le "traumatisme" du corps. Il faut l'impact de la jouissance sur le corps, et ensuite nous ne cesserons d'essayer de déchiffrer cet impact en parlant, en essayant d'attraper ce qui a été inscrit là. Au lieu de l'écriture impression, il s'agit là plutôt de l'écriture hallucination. Une hallucination, ça ne s'imprime pas, mais ça fait trou. Il y a eu impact direct sur le corps. Puis, ensuite, sur ce qui a fait trou, les signifiants vont prendre appui, au sens où c'est un appui qui nous permet de saisir le paradoxe que Lacan veut mettre au jour : le trou, le point d'extase de la jouissance, ne se perçoit pas ; il n'y a pas d'organe de perception de la jouissance, que ce soit côté femme ou côté homme ; c'est pour cela qu'il en vient à dire que l'organe masculin jouit de lui-même et fait obstacle à la question de la jouissance. Côté féminin, c'est une délocalisation qu'il met en avant – c'est l'une des remarques fondamentales qui fait le fil rouge dans son enseignement, ce rapport plus avéré de la position féminine avec la jouissance comme telle, qui prend son caractère délocalisé affectant le corps comme inscription. Cette écriture-appui, autour de laquelle les signifiants vont se nouer, est ce qui guide l'horizon de la pratique psychanalytique contemporaine après ce dernier enseignement ». <http://www.sectioncliniquedenice.fr/publications.html>

le sujet pourra se défaire, se dévêtir dans la cure (ici c'est donc la lettre en tant qu'elle est à lire). Ceci est valable dans le premier temps de l'enseignement de Lacan, car dans son Séminaire Le moment de conclure, Lacan dira : « C'est en tant que le sujet est divisé entre cet S_1 et cet S_2 qu'il se supporte, de sorte qu'on ne peut pas dire que ce soit un seul des deux signifiants qui le représente »⁸.

La question est de savoir si le premier S_1 , celui du temps 1 et le second S_1 , celui du temps 2, sont les mêmes. Nous essaierons d'y répondre à partir du témoignage de B. Seynhaeve et de la fonction de l'écriture chez Lacan.

À côté et en même temps (pourrions-nous dire en « macronien » ...) cela fait trou, soit que l'expulsion de l'objet fait un trou dans le symbolique ici pris comme système producteur de sens. Cette expulsion, c'est la part de jouissance perdue du fait de l'entrée dans le langage, que le sujet tentera à jamais de récupérer (objet perdu freudien).

[On voit aussi à partir de là que le désir, c'est le désir de l'Autre (c'est le S_2 qui interprète le cri). C'est aussi à partir de l'interrogation « quel objet suis-je pour l'Autre ? », « que veut-il ? », que le fantasme se construira].

De cette expulsion découle le non-rapport car c'est alors un objet que le sujet va tenter de récupérer pour faire un « faux-rapport » dans son fantasme. Le fantasme vient masquer le non-rapport en faisant croire au sujet qu'il y a un objet qui correspond à son désir. Dès lors, celui-ci ne s'adresse pas à l'Autre pour "communiquer", mais pour récupérer l'objet perdu (objet a) qu'il loge chez lui.

À partir de cette chaîne $S_1 - S_2$ (du discours du maître), un texte se déploie, un « Text-IL », trame où la signification phallique vient prendre sa place pour faire « roman ». Texte qui sera à interpréter à l'envers de l'interprétation de l'inconscient, pour permettre au sujet d'accéder à ses identifications et à son fantasme. On voit donc que pour accéder au non-rapport, il est nécessaire de fracturer le fantasme qui le masque.

Ces deux faces du traumatisme tiennent ensemble, car c'est du fait du premier trauma (qu'il y ait du symbolique dans le réel) qu'il y a du réel (le trou du non-rapport) dans le symbolique. Ainsi pour Éric Laurent si nous conjoignons les deux sens, les deux faces du traumatisme, celui-ci « est

⁸ Lacan J., Le Séminaire, Livre XXV, Le moment de conclure, Leçon du 15 novembre 1977, inédit.

davantage un processus qu'un événement »⁹. Soit que du fait du langage, il n'y a pas de rapport sexuel, mais aussi que ce non-rapport est masqué par le fantasme (toujours pervers et masculin pris dans la logique phallique).

À côté de cette version psychanalytique du trauma, il en est une autre, celle qui est traitée dans ce numéro 84 de Quarto ; c'est le fait que : « L'horreur est "traumatique" au sens clinique, dans la mesure où elle crée un trou dans le discours commun »¹⁰. Il y a alors impuissance du discours à lire l'évènement, et c'est à suivre Éric Laurent cette « commune impuissance » que le post-traumatic stress disorder, issu du DSM IV, tente de réduire à un fondement biologique universel.

Il y a eu à la suite de différents attentats la création de cellules d'urgence médico-psychologique (CUMP). Les CUMP ont été créées par Xavier Emmanuelli, secrétaire d'État à l'action humanitaire d'urgence, en collaboration avec le Médecin Général Psychiatre des Armées, Louis Crocq, sur instruction du président de la République Jacques Chirac, à la suite de l'attentat du RER B à Saint-Michel à Paris, le 25 juillet 1995. Puis : « L'irruption de la violence dans nos sociétés modernes a mis le traumatisme à la portée de tous, le hasard se faisant moins discriminant. À la hâte, les pouvoirs publics se sont tournés vers ceux qui avaient une expérience dans ce domaine »¹¹ : les psychiatres militaires.

On voit donc qu'il n'est pas question du même « trauma » dans les deux cas ni de la même urgence.

Dans le premier cas (l'analyse), le traumatisme est lié à l'irruption du symbolique dans le réel : choc de la langue et du corps, inscription de la lettre ; puis, secondairement, rencontre du non-rapport. L'urgence est subjective du côté de l'analysant de se mettre au travail dans l'idée qu'il n'est pas pour rien dans ce qui lui arrive (quel est mon désir ?) ceci pour, au moment de conclure, sortir dans un acte objectif, performatif. Urgence objective chez l'analyste de poser son acte au bon « moment » – ce dont va vous parler Armelle Gaydon –, et de ne pas en rajouter du côté du sens pour que « l'analysant cesse d'aimer son analyse comme lui-même ».

⁹ Laurent É., « Le trauma à l'envers », *Ornicar ? digital*, <https://www.wapol.org/ornicar/articles/204lau.htm>

¹⁰ Laurent É., « Le traitement de l'angoisse post-traumatique : sans standards mais non sans principes », *Quarto*, n° 84, *Clinique de l'urgence*, Tournai, Juin 2005, p. 25.

¹¹ Briole G., « Après l'horreur, le traumatisme », *op. cit.*, p. 16.

Dans le second cas, le trauma c'est un réel qui vient faire trou dans le symbolique. C'est la catastrophe, l'attentat, il est aussi du côté de la tuché.

Il s'agira donc dans le traitement de rétablir une chaîne narrative qui tient compte de l'événement. C'est de cela que traite le numéro 84 de Quarto à travers l'expérience de G. Briole lors des suites de l'attentat de Madrid (11 mars 2004). Il s'agit alors, à partir du trauma réel – de la rencontre de l'horreur de cette urgence médico-psychologique –, d'aller vers la restitution d'une trame narrative.

À partir de l'urgence « médico-psychologique », les sujets se présentent souvent en groupe ; le travail – en tout cas s'il se veut du côté de la psychanalyse appliquée à la thérapeutique –, sera de dissocier le sujet du collectif pour le ramener vers son symptôme, et l'accompagner dans son traitement du réel rencontré. Le psychanalyste se définissant par son désir de faire surgir la singularité de chacun dans ce qui est vécu par tous, je cite G. Briole : « Le traumatisme, cela s'écoute comme cela se conçoit. Dans le contexte sociologique moderne, le concept de traumatisme se voit infléchi selon deux tendances : sa banalisation, articulée elle-même à la banalisation de la violence, et sa collectivisation avec une tentative de gommage des singularités. L'idée sous-jacente à ce dernier point serait un a priori égalitaire de l'être humain face à la rencontre traumatique. Cela opère un déplacement des coordonnées du sujet vers l'accentuation des caractéristiques du traumatisme »¹². Ainsi, dit-il, « alors que la psychiatrie considère qu'il faut faire parler afin d'abréagir le traumatisme, ce que j'appelle "faire taire le sujet en l'invitant à parler", la psychanalyse met l'accent sur "l'éthique du bien dire" et vise, au travers du travail du transfert, à ce que les questions soulevées par l'événement deviennent des questions posées par le sujet »¹³.

Tandis que dans la psychanalyse pure, il s'agira à un moment de sortir de la trame narrative, pour aller à la rencontre du hors sens traumatique.

La hâte (l'urgence)

À propos de la question du temps et de son lien aux signifiants, ceci pour faire lien avec l'exposé de Christine de Georges, reprenons ici un témoignage d'Éric Laurent lors du colloque « Marques de la transmission de Lacan dans

¹² Briole G., « Après l'horreur, le traumatisme », op. cit., p. 17.

¹³ Ibid., p. 18.

une pratique de la psychanalyse »¹⁴. Il ramène ce que lui a dit Lacan lors de ses entretiens préliminaires, après qu'il se fut présenté comme « empêtré dans des identifications confuses et contradictoires » de façon, pense-t-il après coup, « quelque peu romanesque » : « Bof... On finit toujours par devenir un personnage de sa propre vie. Il n'est pas nécessaire pour cela de faire une psychanalyse. Ce qu'elle opère, celle-ci, par contre, est comparable au rapport de la Nouvelle au Roman : La contraction du temps que permet la Nouvelle produit des effets de style. La psychanalyse vous permettra de repérer les effets de style qui pourront vous être de quelque intérêt ».

É. Laurent en déduit :

1) Que c'est l'œuvre qui est première et qui attend l'auteur. Il est celui qui trouvera peut-être l'œuvre qui l'attendait ! (Ici se faire auteur/ responsable de sa propre histoire, des signifiants que l'Autre nous a attribués à l'insu de notre plein gré). À ce propos Philippe de Georges me faisait remarquer que Lacan écrit : « Je ne suis pas un poète, mais un poème. Et qui s'écrit, malgré qu'il ait l'air d'être un sujet »¹⁵.

2) Que l'analyse n'est pas une expérience de communication, mais une expérience narrative. Les effets de styles nommés plus haut recoupant la métaphore et la métonymie (du désir).

3) Enfin, s'est-il dit, « je vais aller du Mythe au Roman, puis du Roman à la Nouvelle »¹⁶ pour constater que « c'est toujours là la fonction de la hâte » et – dit-il – « j'en ai gardé ceci : pas de séance d'analyse sans qu'il y ait la fonction de la hâte qui opère » et donc celle de l'urgence. Remarquons ici que par son usage de la coupure, l'analyste n'est pas pour rien dans cette « contraction du temps » et la mise en place de la fonction de l'urgence pour éviter l'éternisation de la cure. À ce propos, reprenant les propos de Lacan s'entretenant avec François Cheng après la parution de l'Écriture poétique

¹⁴ Laurent É., Colloque « Marques de la transmission de Lacan dans une pratique de la psychanalyse », avril 2018 : <https://www.youtube.com/watch?v=jerw78OEZF4> (cf. passage à 1h22mn) ; Repris in Laurent É. « Quatre remarques sur le souci scientifique de Jacques Lacan », *Connaissez-vous Lacan ?*, Champ Freudien, Seuil, pp. 37-39.

¹⁵ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 572.

¹⁶ Dans les pays francophones, la nouvelle n'est plus une question de longueur mais une question de conception. Une nouvelle ne porte que sur un événement et n'a pas de temps de repos pour le lecteur.

Chinoise – « Je dis désormais que tout langage analytique doit être poétique » –, É. Laurent commente : cela ne veut pas dire que l'analyste doit s'égaliser au talent du poète mais qu'ils puisent aux mêmes sources. Ainsi si la fonction du vide a, selon Lacan, toute son importance dans la poésie chinoise. Pour Éric Laurent : « Si l'analyste est poète, le sujet peut devenir le personnage essentiel qu'est le vide qui circule dans le poème. La séance courte, que je préfère qualifier de contractée, a cet horizon : faire du sujet le vide du haïku de son énonciation, si l'on me permet ce saut de la Chine au Japon »¹⁷. Ici c'est donc le « qu'on dise » qui est visé bien loin de « ce qui s'entend ». Nous pourrions ajouter que cette nouvelle à produire, que ce haïku, rend compte de la traversée du plan des identifications et du cernage du point d'insertion de la langue. Mais aussi que la fin de la cure a lieu sur une satisfaction plutôt que sur une révélation.

Vignettes cliniques

– Du réel dans le symbolique :

Contrairement à beaucoup de personnes ici je pense, notamment à Christine de Georges, je n'ai pas été sollicité par les autorités lors de l'attentat de Nice (14 juillet 2016).

Mais une personne, dont un parent avait fait un travail chez moi, est venue me consulter dans la suite des attentats car elle avait, depuis, d'importants troubles du sommeil. Ce qui a fait trauma pour elle n'est pas l'attentat en tant que tel puisqu'elle n'était pas sur les lieux. Cependant le lendemain, en sortant de chez elle non loin de la promenade, elle a rencontré des chaussures d'enfants, des doudous, qui peuplaient dramatiquement les trottoirs et les branches des arbustes de sa rue ; depuis, elle ne dormait presque plus. Cela a fait "lien" pour elle avec l'avortement qu'elle avait décidé de pratiquer quelque temps avant. Les signes relevés dans la rue, renvoyant à un enfant potentiellement mort, l'ont renvoyée à son traumatisme singulier : sa maternité avortée. Relire les coordonnées de sa décision lui a permis après quelques entretiens de retrouver le sommeil. Mais une fois le sommeil revenu, elle a décidé de continuer à dormir puisqu'elle n'est pas revenue.

– Du symbolique dans le réel :

Je reprendrai ici la passe de Bernard Seynhaeve.

¹⁷ Laurent E., « Quatre remarques sur le souci scientifique de Jacques Lacan », op. cit., p. 39.

Reprenons le cas à partir de ce versant du trauma, de la lettre, mais aussi à partir du versant du rêve pour le relier au futur congrès de l'AMP. Ceci car comme le précise M-H Brousse : « le rêve est interprétable selon certaines règles de décryptage, qui répondent pour l'essentiel à la métaphore et à la métonymie, donc à la substitution, c'est son côté "voie royale" de l'inconscient freudien. Mais aussi le rêve interprète, c'est son côté "ombilic". Il interprète le traumatisme inaugural, celui du moment où le sujet et l'objet ont coïncidé, dans leur différence abolie »¹⁸.

La première interprétation et le rêve inaugural :

Après deux ans de rencontre avec son premier analyste, à la sortie du bureau, celui-ci l'arrête, le regarde droit dans les yeux et, dans le style qui lui est propre, affichant un petit sourire, lui demande :

- « C'est quoi ça là sur votre joue ? »
- « Oh, banal, un petit kyste cutané que je me suis fait enlever »
- « Vous deviez m'en parler ! » lui répond l'analyste.

Il reçut cette interprétation comme une gifle. Elle l'ébranla sensiblement et le plongea dans l'angoisse. La nuit suivante, il fait un cauchemar :

Il « déambule dans le couloir du Refuge de la sainte Famille, là où sa mère mit au monde tous ses enfants. Ce couloir, en forme de la lettre L, est carrelé en damiers noirs et blancs. Il se déplace en veillant à ne pas marcher sur les joints. Il ressent tout à coup le besoin pressant d'uriner. Les toilettes se trouvent à l'angle du L. Il pénètre dans les toilettes et se met à uriner dans la cuvette sans pouvoir s'arrêter. La cuvette déborde et l'analysant se réveille en train d'uriner dans son lit ». Nous voyons que cette lettre L constitue à la fois l'architecture et l'ombilic du rêve.

Que nous dit B. Seynhaeve à propos de cette lettre ? Il dit : « je me suis appuyé sur un S_1 , le signifiant-maître qui a présidé à mon destin, ou plutôt qu'insondablement j'ai sélectionné parmi tant d'autres et qui m'a déterminé en tant qu'être parlant sexué. Ce signifiant maître est une injonction : "Occupe-toi d'L". Ce S_1 était là avant ma naissance. C'est le signifiant qui a donné lieu à l'union de mes parents. C'est ce signifiant qui cribla mon corps comme l'ont fait les deux interprétations qui ont fait mouche dans ma cure. »

¹⁸ Brousse M.-H., « L'artifice, envers de la fiction. Quoi de neuf sur le rêve 120 ans plus tard ? », Texte préparatoire au congrès de l'AMP, https://congresoamp2020.com/fr/articulos.php?sec=el-tema&sub=textos-de-orientacion&file=el-tema/textos-de-orientacion/19-09-11_el-artificio-reverso-de-la-ficcion.html

Criblage est un signifiant emprunté à Lacan, qui lors d'une conférence à Nice, utilise une métaphore pour expliciter pourquoi certains signifiants vont avoir importance particulière, ces signifiants qui ont frappé le corps sont « comme de la limaille de fer, ils sont polarisés par ce qui était déjà là dans ses parents. Le symptôme, c'est ça : l'inscription au niveau du réel de l'inconscient de ce véritable criblage »¹⁹, dit Lacan, comme on dit que des projectiles criblent une surface, y font des trous. Le symbolique apparaît alors tout autre : ce n'est plus le symbolique comme système ordonné par les lois du langage et qui permet le sens, la signification (comme dans l'articulation $S_1 - S_2$).

Ce symbolique, on peut le dire réel, il est réel car projectile, limaille de fer, car il ne fait pas sens mais trou. Et l'impact de ces signifiants sur le corps amène une perturbation, un dérèglement de jouissance, si on suppose au corps une jouissance stable. C'est ce dérèglement de jouissance qui fait symptôme. Pour la jouissance, il faut deux substances : celle du corps, qui est une substance jouissante, et la substance signifiante, qui elle est cause de jouissance et qui perturbe celle du corps. Il faut ces deux substances pour qu'il y ait symptôme, que Lacan va écrire sinthome.

La polarisation de la limaille pour B. Seynhaeve :

Rappelons ici que la mère et l'oncle de B. Seynhaeve étaient amoureux. Ils allaient se marier. Mais son oncle, Norbert, au début de la Seconde Guerre mondiale, est envoyé au front. Il s'y fait tuer. Il a, avant de mourir, envoyé une lettre à son frère Gaston : « Cher Gaston, ici tout va mal. Si je meurs, occupe-toi d'elle » ; « À lire, précise-t-il, "Occupe-toi d'L" ».

Ainsi, poursuit-il, ses parents se marieront-ils, lestés du poids de cette dette, expiant la faute d'être restés vivants. Il naîtra de leur union.

Je le cite : « "Occupe-toi d'elle" est une injonction – la voix – qui se profère d'outre-tombe. Pourquoi puis-je dire qu'il s'agit de cette lettre, la lettre L ? Cette lettre est une révélation de l'inconscient – transférentiel et réel – elle a surgi d'un rêve qui fut lui-même un événement de corps. J'incarnerai donc cette lettre L proférée du lieu de l'Autre. Cette lettre appartient à la langue privée de l'enfant que j'étais, elle relève du domaine de la langue de l'enfant. Et pour la faire entrer dans le code familial, pour faire entrer ce signifiant dans la langue maternelle, il fallait en faire un S_1 qui s'articule à un S_2 , le "Occupe-

¹⁹ Lacan J., « Le phénomène lacanien », Conférence prononcée au Centre Universitaire Méditerranéen (1974), Cahiers cliniques de Nice, n°1, juin 1998.

toi d'elle" proféré par le père mort, mon oncle [...]. L est un S₁ dont je m'emparais pour en faire le signifiant-maître qui présida à mon destin et me détermina en tant qu'être sexué. Dans ce L majuscule, s'incarne l'être sexué que je suis et se noue la jouissance du corps à ce signifiant primordial. »

On voit donc que le premier S₁ (L) est un signifiant de la langue, tandis que le second S₁ (elle) est un signifiant de la langue en deux mots. C'est l'équivoque qui les faits s'équivaloir, et c'est l'écriture qui en dissolvant l'équivoque donne l'orientation vers le réel. Lorsqu'il dit que ce L, le détermina en tant qu'être sexué, il faut y lire une identification au féminin dans le fantasme.

Ce qui va révéler cette lettre, c'est une production de l'inconscient réel. Je cite à nouveau B. Seynhaeve :

« Un événement de corps donc, qui révèle cette fameuse lettre qui me plongea dans la question qui va me poursuivre jusqu'à la passe. J'ignorais pourquoi cette lettre surgissait du rêve. La question qu'elle soulevait, le trou dans le savoir, sera le moteur de l'association libre, le mouvement vers S₂, qu'est-ce que cette fichue lettre L venait faire dans ce rêve ? Je voudrais souligner ici la place du corps dans cette vignette clinique : la trace, la marque sur le corps, sur la joue, et l'événement de corps consécutif à l'intervention de l'analyste.

Mais il y eut une autre conséquence de cette intervention. Ce fut la réapparition d'un symptôme corporel qui s'étaya sur ce rêve d'entrée dans la cure. Je n'y prêterai pas attention pendant longtemps. Il s'agit d'un événement de corps inventé à l'adolescence, s'étayant sur deux fantasmes : le premier, de la toute petite enfance, celui de regretter de n'avoir pas été une fille ; le second est la rêverie d'un viol. Cet événement de corps est une sorte de petite clocherie qui m'accompagnera pendant toute la durée de ma cure et qui disparaîtra ensuite. Ce symptôme, consistait à me soumettre à l'obligation de marcher sur le bord du trottoir et à passer d'une bordure à l'autre sans poser le pied sur le joint qui les sépare. C'est donc sur ce rêve que démarra l'analyse, la longue saison du chiffage/déchiffage avec le déploiement de la chaîne signifiante et le débobinage du mythe individuel du névrosé : S₁–S₂ »²⁰.

On voit donc que B. Seynhaeve fait débiter l'analyse deux ans après sa première rencontre avec son premier analyste sur un rêve. Il y a une première

²⁰ Seynhaeve B., « Une analyse avec le corps », Rivages n°22, a-corps parfaits, octobre 2015, pp. 52-55.

interprétation puis surgit le cauchemar et l'apparition de symptômes transitoires liés à la mise en place d'un binaire S_1 - S_2 , soit la mise en route de l'inconscient transférentiel. Sur cet élément qu'est le rêve inaugural, M.-H. Brousse avance : « Le rêve est autant présent à l'entrée, instant de voir, qu'au déploiement de la cure, temps pour comprendre, mais il participe généralement de la fin d'analyse, fournissant souvent les éléments de la conclusion »²¹. Tout en affirmant : « Les rêves mobilisés dans la transmission du témoignage, passent au statut de l'écriture. Ils échappent ainsi à l'oubli qui est la modalité la plus fréquente de la mémoire »²².

Mais revenons aux propos de B. Seynhaeve à propos du fantasme et de la jouissance qui y est attenante :

« Je voudrais mettre en évidence un second événement de corps qui sera déterminant pour que la cure puisse s'arrêter. J'avais peur de mon analyste, plus précisément, j'avais peur des coups. Au bout d'un certain temps, je pris mon courage à deux mains et je me décidai à le lui dire : "J'ai peur de vous, j'ai peur que vous me frappiez". Il ne me répondit pas. À peine ébaucha-t-il un « hum », comme il en avait l'habitude. Sans doute, le lui ai-je répété : "J'ai peur que vous me frappiez". Silence. Puis un jour, l'analyste coupa net la séance et au moment de se quitter, restant, lui, assis silencieux, il me fixa droit dans les yeux pendant un interminable instant et me dit : "Vous aimez trop vos fantasmes". [Cette intervention du 3^{ème} analyste survient environ 20 ans après celle du 1^{er}.] Cette intervention dans laquelle l'analyste impliqua tout son corps me coupa le souffle. Événement de corps. Je n'ai pas compris cette interprétation. Tout au plus me suis-je senti pris en défaut de jouer de raconter mes fantasmes. S'ouvrit pourtant à partir de cet instant, une longue saison, celle d'une traversée du désert : le long silence. L'intervention de mon analyste interprétait ma peur des coups, fantasme dont je jouissais dans la cure. Cette interprétation toucha précisément ce point de jonction, le point de contiguïté entre S_1 et S_2 . Elle mettait le doigt sur le réel de la jouissance.

S_1 - S_2 → S_1/S_2

Elle coupa l'élan du sujet vers le lieu de l'Autre, soit vers la supposition de savoir et entrava durablement son mouvement vers la signification. »

²¹ Brousse M.-H., « L'artifice, envers de la fiction... », op. cit.

²² Ibid.

Le réel de la jouissance, c'est ici l'aperçu du fantasme « être battu par le père », (ici imaginativement présentifié par l'analyste), c'est aussi cette intervention qui lui permettra de lire qu'il est identifié à la jeune fille violée de son fantasme adolescent là où il croyait occuper la place du violeur, qui lui permet de voir qu'il est cet « elle ». L'interprétation projetait le sujet au-delà du fantasme, « on viole une femme ». Il y a un chamboulement syntaxique du fantasme : ce n'était donc pas la place du violeur que le sujet convoitait. C'était celle de la femme violée que le sujet voulait occuper et que le retour du refoulé, la peur des coups, ne cessait d'indiquer. Mais alors, de qui l'analysant souhaitait-il les coups sinon du père dont il était le préféré et qui n'avait de cesse de lui répéter qu'il lui avait fallu attendre l'âge d'un an pour l'embrasser. On retrouve le fantasme « Un enfant est battu ».

Je cite B. Seynhaeve :

« Cette seconde intervention de l'analyste produira une coupure de la chaîne signifiante. S_1/S_2 , l'arrêt de l'association libre. À partir du moment où ce qui se révélait dès que j'associais deux signifiants c'était la jouissance de la parlotte, et où ce qui surgissait dès que j'ouvrais la bouche n'était plus le sens, mais la jouissance, à partir de ce moment, je me suis tu. Une tout autre expérience commençait, ma "traversée du désert" où le silence de l'analyste s'est conjugué au mien. L'analyste avait pointé de cette façon la dimension de jouissance que recelait le fantasme, c'est-à-dire ce qui noue le corps à l'histoire du sujet. [histoire du sujet] [...] Cette lettre L, la cure m'a permis de l'isoler, d'abord en tant que signifiant maître, pour finalement lui conférer le statut de réel, de trace sur le corps »²³.

« Cette lettre L ne constitue pas seulement une identification "tu es cela" mais un je suis cela dans mon corps » précise-t-il.

« Concernant le rêve, – M.-H. Brousse nous dit – la réduction du sens efface le mythe et donc la domination de l'Autre et de la modalité du nécessaire [cesse de ne pas s'écrire]. Elle permet alors une écriture qui est hors sens et liée au ravinement du noyau traumatique contingent qui fait l'"os" du sinthome ». Elle poursuit en parlant de ce rêve de B. Seynhaeve : « Dans les témoignages de passe on trouve sous des formes toutes différentes cette même réduction à l'écrit, ou au trou. [...] « surgissement dans un rêve d'un trou impossible à nommer » [...] le rêve, non plus mythe à raconter mais

²³ Seynhaeve B., « Une analyse avec le corps », op. cit., pp. 55-56.

écriture à lire, contribue alors à fournir au sinthome un nom qui fait nouage du sujet avec l'objet »²⁴. On voit donc que le rêve peut avoir paradoxalement une fonction de réveil dans le sens où il indique un réel.

L'urgence est donc dans la cure du côté de l'arrachage de l'identification (ici à la femme violée de son fantasme) avec la jouissance qu'elle comporte afin de faire passer le bien dire et le savoir lire de l'analyste à l'analysant. C'est ce que produit l'interprétation "vous aimez trop vos fantasmes". Savoir lire qui fait surgir l'évènement de corps, la lettre du côté hors-sens, côté L plutôt que "elle". C'est ce en quoi pour J.-A. Miller, lire un symptôme, c'est retrouver la « métaphore de la jouissance »²⁵ du corps (le sinthome), au-delà de la métonymie de son sens.

Pour conclure

Pour laisser la conclusion à un A.E, ici, Bernard Seynhaeve :

« L'Urgence de Lacan se situe au joint de la parole et de la jouissance, de ce qui fait le plus singulier de chacun de ces êtres parlants, de ces corps parlants, qui jouissent de leur inconscient... jusqu'à plus soif. »²⁶ Soit, d'une part, l'urgence de conclure – pour que « l'analysant cesse d'aimer son analyse comme lui-même » –, qui précède ou non l'acte d'aller à la passe au sens du dispositif pour dire quel(s) signifiant(s), quelle(s) lettre(s) à(ont) criblé(s) son corps. Quel(s) disque(s) pourrait-on dire, pour faire lien avec l'exposé de Christine De Georges, l'Autre lui a collé(s) sur le dos – non sans son consentement pourrait-on dire pour faire lien avec l'exposé de David Halfon. Ici on peut parler, avec B. Seynhaeve, d'indicible choix du sujet !

Mais l'urgence est aussi au début : « Elle se situe à ce moment logique de déstabilisation subjective qui justifie le mouvement du parlêtre dans la hâte et qui rend possible sa mise au travail. [...] Elle anime, elle pousse l'être parlant vers un appel à l'Autre. L'urgence est ce moment qu'on situe ainsi au temps logique qui précède le transfert. Le transfert ne peut se concevoir que dans un état d'urgence »²⁷.

²⁴ Brousse M.-H., « L'artifice, envers de la fiction... », op. cit.

²⁵ Miller J.-A., « Lire un symptôme », *Mental* n°26, Comment la psychanalyse opère, Diffusion Seuil, juin 2011, p. 56.

²⁶ Seynhaeve B., « Etat d'urgence », *La Cause du désir* n°83, Comment ça se passe ?, Navarin éditeur, p. 23.

²⁷ Seynhaeve B., « Le père lacanien, un commentaire du séminaire V », Rivages n°19, p. 60.

« Dans cette approche-là, – nous dit E. Laurent – l'analyste occupe la place de la perte essentielle de l'objet. S'il peut aider un sujet à retrouver la parole après un traumatisme, c'est qu'il arrive à être lui-même à la place du trauma. C'est en ce sens que Lacan a pu dire que "l'analyste est traumatique". Il l'est comme le langage l'est lui-même. Il peut occuper cette place de l'insensé car sa formation l'a amené à réduire le sens du symptôme à son noyau le plus proche d'une contingence hors-sens. Disons qu'il ne croit plus au sens »²⁸.

L'urgence serait alors ce qui articule entre eux les différents temps logiques sans oublier l'urgence de faire place au féminin et au traumatisme qui nous a causé, dans le sens où la jouissance sinthomatique est une généralisation de la jouissance féminine.

²⁸ Laurent É., « Le trauma à l'envers », op. cit.

Un grain de sel

Dans la broussaille du Tout dernier Lacan, une idée émerge donc qui est d'élaborer le rapport de l'appareil psychique au réel. Jacques-Alain Miller avait de longue date attiré l'attention sur cet Autre Lacan, non pas celui de la parole et du langage, du primat du symbolique et de la fonction du Nom-du-Père, mais celui de l'objet α et de la jouissance. Lors d'un colloque d'Ornicar ? en 1980¹, il rappelait que le Séminaire de Lacan avait avancé en suivant trois périodes, « l'identification de l'imaginaire », « la systématisation du symbolique » et enfin « la rencontre du réel ».

Ce dont nous essayons de prendre la mesure, c'est de l'effort de Lacan dans ces dernières années de son cours, pour rendre compte de la place de son invention du réel, dans la théorie et la pratique analytique. Mais cette place doit être rapportée au travail de Freud et aux repères que celui-ci a mis à son champ. Parmi ceux-ci, les quatre concepts fondamentaux (l'inconscient, la pulsion, la répétition et le transfert) sont les plus notables, au regard de Lacan qui y a fait retour après son exclusion de l'IPA, quand il s'agissait pour lui de refonder l'analyse. Le réel de Lacan est un aboutissement de ce que Freud a très tôt défini comme pulsion, et plus tard comme Ça. Mais ce qui jaillit soudain sous la plume de Lacan, c'est le lien entre son réel et l'inconscient. Ce lien s'impose (au sens où il doit « nécessairement » y en exister un, pour que le dispositif tienne), d'autant que l'analyse est conçue dès son origine comme traitement de l'inconscient...

C'est juste après qu'il ait terminé son Séminaire sur Joyce², que Lacan va, sur un mode baroque, à la fois tâtonnant et crypté, donner forme à ce lien. J'ai parlé de sa plume, car ce texte est un court écrit daté de 1975. Puisqu'il y a broussailles, nous voici contraints de revenir sur nos pas.

I. Dernier écrit de la main de Lacan, ce texte s'appelle « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI ». Il est en somme le point de capiton de tout ce qui n'est pas son enseignement oral. Mais c'est aussi l'annonce du

¹ Miller J.-A., « Réveil », Ornicar ? 20-21 / 1980, page 49.

² Lacan J., Le Séminaire, Livre XXIII, Le sinthome, Éditions du Seuil, 2005.

programme implicite des séminaires qui vont suivre. Il est souvent cité sous le nom de « L'esp d'un laps » et figure à la fin du volume dit des Autres écrits³, publié par Jacques-Alain Miller en 2001.

Disons d'emblée que malgré le titre, le propos, qui a des airs discrets de conclusion, semble n'avoir aucun rapport avec le Séminaire qu'il est supposé introduire auprès du public anglo-saxon et qui remonte à 1964. Il s'agit en effet plutôt de parler du point où Lacan en est alors dans son enseignement, son point d'arrivée en mai 1976. Mais on peut facilement se convaincre que les quatre concepts fondamentaux sont bien en arrière-plan, soumis à un aggiornamento. Ils sont là : en toile de fond, dans l'épaisseur du texte auquel ils donnent sa trame.

1975-1976, c'est l'année du Séminaire Le sinthome. La dernière séance de celui-ci a lieu le 11 mai 1976 et la « Préface anglaise... » est datée du 17 du même mois : six jours après. Les écrits de Lacan ont été souvent rédigés dans l'après-coup des séminaires, l'année suivante, comme le recueil a posteriori d'une idée forte qui est en somme l'aboutissement d'une recherche orale et publique : Lacan recueille et formalise le précipité (au sens chimique) de son cours. D'où le style, qui frappe en général par la densité, la condensation, voire le caractère néologique et « illisible » de ce travail de décantation : ce n'est pas fait pour être lu, dit-il, mais pour faire trace et être travaillé. L'écrit saisit sous forme réduite et épurée la quintessence de son élaboration.

Mais ce qui frappe ici, dans la « Préface anglaise... », c'est que l'essentiel du texte n'est pas déjà contenu dans le Séminaire qui le précède. Celui-ci précède et prépare ce qui vient se cristalliser. Cette essence déduite de l'étude du cas Joyce et du remaniement de la clinique qui en découle, est une idée nouvelle – pour ne pas dire, un signifiant nouveau. C'est selon le goût, la flèche de l'édifice, ou sa clé de voute...

En lisant ce court essai, alors que nous en connaissons la suite – le tout dernier enseignement de Lacan –, nous pouvons faire l'hypothèse que cet écrit ultime est l'assise de la refondation de la psychanalyse à laquelle il voue ses dernières années. Si Freud a été le théoricien de l'inconscient, qu'il a inventé seul (c'est-à-dire dans son auto-analyse, en partant de l'interprétation de ses propres rêves), la psychanalyse a changé en presque un siècle d'expérience : elle se fait à deux, et comme dit Lacan : « sur le

³ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Éditions du Seuil, 2001, page 571.

tard, j'y mets mon grain de sel ».

II. *Le grain de sel en question est caché. Les lecteurs de l'époque ne l'ont sans doute pas décelé et je reviendrai plus tard sur l'au-moins un qui a su extraire et montrer à tous cette pépite. Le petit cristal salin est contenu dans une simple parenthèse du 17 mai 1976, assez discrète et alambiquée pour passer inaperçue. Créditant Freud de l'invention de l'inconscient, Lacan précise à propos de ce concept : « (Qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire) ».*

Ce qui peut passer comme une idée lancée « à la légère » – ce qui est la signification couramment admise d'un grain de sel, qui n'est à tout prendre qu'un exhausteur de goût – mais dans un surcroît d'opacité voulue... est en fait le sel de l'affaire. (Comme Jésus disait aux juifs : « Vous êtes le sel de la terre »). Lacan contredit ce qu'on croit de l'inconscient, "on" c'est-à-dire lui-même, en particulier dans le Séminaire XI : que l'inconscient freudien (n')est fait (que) de signifiants refoulés. C'est ce qui a donné matière au premier Lacan de soutenir que « l'inconscient est structuré comme un langage » et qu'il est en fin de compte de la même nature que le rêve, continué à l'état de veille. Or, cette réduction de l'inconscient au discours de l'Autre n'est pas et n'a jamais été la définition de Freud, qui a toujours soutenu qu'il contenait autre chose que des représentations.

Le sel de l'affaire, c'est donc la découverte à laquelle parvient Lacan après son Séminaire Le sinthome : l'inconscient est réel.

Cette thèse forte trouvera comme je l'ai déjà dit une expression plus précise et plus conséquente dans le cours dit Le moment de conclure : « L'inconscient c'est ça, c'est la face de réel [...] de ce dont on est empêtré »⁴.

Freud avait énuméré la série des phénomènes qu'on appelle les formations de l'inconscient, et qui sont en fait les seules manifestations concrètes de celui-ci, ou pour le dire autrement les phénomènes qui conduisent à faire l'hypothèse de son existence : si le rêve est ce qu'il définit comme sa « voie royale », lapsus et actes manqués sont les trébuchements par lesquels il se manifeste et se révèle. Il vient ainsi s'écrire, dans un espace étroit et des laps de temps parfois infimes, qui sont autant de failles par lesquelles le sujet laisse apercevoir le bout de son nez. Mais pour Lacan en 1976, le type de lapsus révélateur de l'inconscient réel, c'est celui qui n'a aucun sens et

⁴ Lacan J., Le Séminaire, Livre XXV, Le moment de conclure, inédit, leçon du 10 janvier 1978.

qui est ininterprétable.

Un lapsus qu'on peut interpréter, c'est celui qui amorce la chaîne des associations et met en route la série des signifiants refoulés qui trouvent ainsi accès à la conscience. La série commence, et les signifiants défilent par association, métonymiquement et sans fin. Un lapsus ininterprétable n'est l'indice ou l'annonciateur d'aucune forme de sens. Il n'indexe aucune signification et ne fait signe que de l'au-delà du sens et du signifiant : il pointe du doigt le réel comme impossible à dire. L'esp d'un laps, l'espace d'un lapsus est cet évanouissement, ce battement temporel infime où le réel « cesse de ne pas s'écrire », hors-sens donc et non-signifiantisable. Il y a longtemps déjà, Lacan avait utilisé la métaphore héraclitéenne de l'éclair pour ces moments où s'entraperçoit ce qui était obscur. Mais dans son premier usage de ce mot qui fait image, c'est un fragment de vérité qui se révélait avec l'immédiateté de la foudre. Ici, c'est un éclat de réel.

Et au moment où il couche sur le papier ce texte, c'est dans un éclair que Lacan se voit révélé cet inconscient qu'il dit réel. Il pourra plus tard reconnaître la parenté de sa découverte avec ce que Freud appelait le ça, réservoir des pulsions, et qui était pour lui une modalité de causalité inconsciente, ne procédant pas du refoulement mais de l'urgence de la vie (Lebensnot), au joint du corps et de la psyché.

Disons déjà, pour y revenir plus tard, que cette nouvelle définition de l'inconscient, comme la pulsion freudienne, ouvre un vaste chantier auquel nous sommes toujours à l'ouvrage : celui d'une pratique de la psychanalyse au-delà de l'interprétation.

III. La mise en valeur de l'inconscient réel⁵ et sa distinction de l'inconscient transférentiel est un aboutissement. Elle résulte de l'élucidation par Jacques-Alain Miller du long parcours fait par Lacan, partant de l'invention freudienne de l'inconscient, pour aboutir à sa propre invention du réel. Ce binaire est établi en 2006⁶, chaque terme étant caractérisé par un mécanisme de constitution et un paradigme, déterminant une logique de direction de la cure.

⁵ Ce paragraphe III jusqu'à sa fin a été publié dans le volume *Le réel au XXI^e siècle* sous le titre de « Bouger les défenses ».

⁶ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Les us du laps », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 1999-2000, inédit. « L'inconscient réel », Quarto, n° 88-89, p. 6.

Pour résumer à grands traits, l'inconscient transférentiel est constitué de signifiants et « structuré comme un langage ». Sa mise en place résulte du processus que Freud nomme refoulement. L'inconscient transférentiel s'inscrit dans la dialectique entre le sujet naissant et l'Autre du langage. Il est au principe du symptôme sous sa forme métaphorique, forme sous laquelle le refoulé fait retour et qui résulte du chiffrage de représentations censurées. Actualisé dans l'expérience analytique par le transfert, il donne matière à l'interprétation.

*L'inconscient réel s'en différencie point par point : il ne naît pas du refoulement des représentations, mais a pour référent le traumatisme. Il n'est pas corrélé au sujet supposé savoir et à la production de sens. Son ressort n'est pas le signifiant, mais la jouissance. Celle-ci – qui est le réel du vivant – a pour répondant la défense. J.-A. Miller extrait d'une phrase sibylline du dernier Lacan la formule écrite qui en fixe l'élaboration : « Inventée par un solitaire [il s'agit de la psychanalyse], théoricien incontestable de l'inconscient (qui n'est ce qu'on croit, je dis : l'inconscient, soit réel, qu'à m'en croire) »⁷. Ce texte est daté du 17 mai 1976, soit une semaine après la dernière séance du séminaire *Le sinthome*. Ainsi éclairée, cette phrase permet d'entendre qu'à croire Lacan plutôt que on, l'inconscient est en fait réel. C'est ce qui est dit entre les lignes de cet hapax, où la logique du sinthome est déduite de l'œuvre de Joyce.*

J.-A. Miller peut alors affirmer que « l'inconscient est affaire de réel, vise un noyau de réel, non assimilable, dont le modèle est le trauma, de telle sorte que la répétition est conceptualisable comme la répétition de l'évitement d'un noyau de réel »⁸.

« L'inconscient réel, c'est l'inconscient [...] du dernier Lacan »⁹. Il se différencie profondément non seulement de ce que Lacan appelait « l'inconscient

⁷ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

⁸ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne*, « Les us du laps », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, séance du 15 décembre 1999, inédit.

⁹ Miller J.-A., « Le réel au XXI^e siècle », *Scilicet*.

freudien» aumomentduSéminaireXI¹⁰, maisaussi de celui qu'il appelait alors « le nôtre ». L'invention freudienne n'est pas réductible au seul versant signifiant. Le motif profond de la seconde topique dans « Le moi et le ça »¹¹, est en effet que le refoulement n'est pas la cause ultime : en 1923, il y a pour Freud un inconscient pulsionnel implacable, ininterprétable et muet, qu'il définit comme le Ça. Le Ça est pour ainsi dire l'inconscient réel de Freud, « interne » et directement en prise sur le biologique et les besoins. Chez Lacan, le Ça devient un Un d'une autre nature : « l'être préalable est un être de jouissance »¹², dit J.-A. Miller. Cet Un de la première rencontre traumatique avec la jouissance fait trace et pousse à la réitération¹³.

L'inconscient réel est le concept qui permet d'avancer dans la tâche qui revient à l'analyste : non seulement d'interpréter, mais de « contrer le réel »¹⁴. Cette voie est celle dont J.-A. Miller se préoccupe depuis un certain temps : « L'interprétation à l'envers »¹⁵ mettait déjà en évidence ce en quoi la scansion de la séance vise non pas à produire du sens, à chercher à quelle chaîne signifiante raccorder les signifiants de la cure, mais à monter en épingle au contraire le caractère asémantique du signifiant tout seul. Avant qu'il n'y ait associations, et donc sens et interprétation, le signifiant pris dans sa solitude... L'inconscient réel éclaire la forme la plus actuelle de la direction de la cure : bouger les défenses.

IV. Le style de cette petite phrase présentée comme « grain de sel » mérite qu'on s'interroge un peu sur sa raison d'être. Quel est le pourquoi, de la forme si contournée de cette formule, qu'elle paraît presque incompréhensible ? On est bien loin des énoncés lapidaires frappés au coin d'une évidence pourtant bien problématique, loin de la limpidité tranchante comme le cristal des aphorismes les plus célèbres : « L'inconscient est

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 21 et suivantes.

¹¹ Freud S., « Le moi et le ça », *Essais de psychanalyse*, Payot, 1981, p. 219.

¹² Miller J.-A., « Les six paradigmes de la jouissance », *La Cause freudienne*, n° 43, octobre 1999, p. 21.

¹³ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. L'être et l'Un », enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, 2010-2011, inédit.

¹⁴ Lacan J., « La troisième », texte établi par Jacques-Alain Miller, *La Cause freudienne* n° 79, septembre 2011.

¹⁵ Miller J.-A., « L'interprétation à l'envers », *La Cause freudienne*, n° 32, 1996.

structuré comme un langage », « Moi, la vérité, je parle », « La femme n'existe pas », ou « Il n'y a pas de rapport sexuel ». On peut faire sans risquer de trop se tromper l'hypothèse d'une certaine prudence de Lacan, au moment d'énoncer une notion si nouvelle et si déroutante pour ses lecteurs qu'elle a dû l'être pour lui-même. Car cette idée nouvelle est en soi une profonde rupture dans son enseignement dont la réception par ses élèves n'est pas facile à anticiper et qu'au moment de la dire il n'en mesure certainement pas toutes les conséquences. D'où cet aspect, sinon crypté, du moins assez contourné et masqué pour qu'il faille beaucoup d'attention pour en saisir la portée et le sens. C'est en somme quelque chose comme un Larvatus prodeo.

Le plus vif de ce texte, « L'esp d'un laps », est dans cette thèse qui est en tout point pragmatique, au sens où elle résulte de l'expérience accumulée et où elle est opératoire pour diriger les suivantes : Quand dans un lapsus – c'est-à-dire dans une « clocherie » de la langue – se révèle un trait de l'inconscient – c'est-à-dire un élément étranger au « je veux dire » intentionnel –, qui est totalement dénué de sens – c'est-à-dire intraduisible, non dialectique et ininterprétable –, c'est que nous sommes au contact de ce qui est réel dans l'inconscient. Ce contact se double, ou produit, un affect de certitude : « on le sait, soi », dit Lacan laconiquement. On le sait d'un savoir pur et brut, soi, en-deçà de toute subjectivité et sans connexion à l'Autre. Notons dans cette phrase le choix de dire « on », et pas Je, et « soi », plutôt que le sujet.

C'est comme ça. « Es ist so », comme dit Hegel pour indiquer l'évidence qui réfute tout commentaire, la massivité de la chose en soi. Éric Laurent reprenait cette formule récemment, à l'occasion d'une réflexion sur la position des transsexuels : la certitude quant au genre est une forme particulière de cette affirmation sans sujet mais aussi sans vérification possible (nul Autre ne peut dire « c'est vrai », ou « c'est faux »), qui est une manifestation radicale d'affirmation de soi.

L'urgence et la satisfaction dans l'expérience analytique

J'introduirai mon propos selon la formule proposée cette année : interroger les occurrences de l'urgence dans l'enseignement de Lacan et de Jacques-Alain Miller. J'ai choisi un paragraphe pris dans « Choses de finesse », cours de l'orientation lacanienne de Jacques-Alain Miller (2008-2009), qui a une certaine longueur même si j'ai fait quelques coupures, mais il me semble important d'en lire les points saillants que vous retrouverez dans mon exposé. Il s'agit du cours du 21 janvier 2009.

« Le mot de satisfaction est visiblement ici clé pour Lacan, puisqu'il apparaît que pour lui, c'est l'analyse en tant que telle qui est affaire de satisfaction. N'écrit-il pas : « Donner cette satisfaction est l'urgence à quoi préside l'analyse » ? Il faudrait entendre que ce qu'il appelle ici satisfaction, vectorialise, oriente tout le cours d'une analyse, que donc une analyse se déploie essentiellement dans le malaise – terme freudien –, dans le mal-être, dans l'inconfort, et qu'on peut isoler et accrédi-ter ce qui surgit comme témoignage de satisfaction.

[...] Il y a, dans l'analyse, quelque chose qui pousse.

Il doit vous être sensible que je fais là confiance, pour m'orienter, aux moindres mots de Lacan. On pourrait dire : urgence, d'accord pour le début, pour l'origine, ensuite on est dans autre chose que dans l'urgence, on se donne du temps, le sujet diffère. Je préfère exploiter ce mot d'urgence, sa référence à quelque chose qui pousse. Parce que ça nous décale de l'idée qu'on revient à cause du transfert. Il me semble que, là, l'accent spécial que met Lacan sur l'urgence a la valeur de dissiper le mirage du transfert et indique une causalité qui opère à un niveau, si je puis dire, plus profond que le transfert, au niveau que Lacan appelle la satisfaction en tant qu'elle est l'urgence et que l'analyse est le moyen de cette satisfaction urgente »¹.

Ces deux paragraphes que j'isole mettent en tension l'urgence et la satisfaction dans le cours d'une analyse. Le premier pose le cadre général de

¹ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne. Choses de finesse en psychanalyse » (2008-2009), enseignement prononcé dans le cadre du département de psychanalyse de l'université Paris VIII, cours du 21 janvier 2009, inédit.

la place de la satisfaction, c'est une satisfaction urgente qui court tout au long de l'analyse. Je note deux verbes : « isoler » et « surgir », et l'expression : « témoignage de satisfaction ». Avec la mise en exergue de « il y a quelque chose qui pousse », c'est une nouvelle mise au travail et un changement de cap sur la question du transfert et sur la place capitale de l'urgence dans la cure qui se formalise à partir du texte ultime de Lacan², venant à la suite du Séminaire Le Sinthome. (La dernière leçon du Séminaire XXIII a eu lieu le 11 mai 1976, la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » a été écrite le 17 mai 1976)

Entrée en analyse

Quand un sujet fait une demande d'analyse, c'est souvent après un certain parcours qui l'a conduit à chercher en lui, mais aussi hors de lui, une réponse à son mal-être, sa souffrance, et son symptôme. Dire "symptôme" implique déjà une certaine idée de ce qui ne va pas dans sa vie. Le plus souvent le symptôme analytique se construit lors des entretiens préliminaires et signe le moment où le sujet est engagé dans ce qu'il peut nommer "son analyse". Cette demande a déjà pu être adressée ailleurs, auprès d'un médecin, d'un ami, d'un proche, qui lui aurait donné un "nom", comme on dit. Ce nom donné lui a permis de franchir la porte du cabinet d'un analyste. Dans ce cas, le transfert est installé bien avant que la parole ait été prise. « Mirage du transfert », dit Lacan dans « La Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », qui brille dans la solitude du désert mais n'étanchera aucune soif.

Quelles que soient les coordonnées initiales présidant à cette entrée dans le dispositif, il y a toujours quelque chose qui pousse, quelque chose de fort. Les collègues ont déjà donné l'étymologie du mot "urgence". Je n'y reviens pas. C'est un signifiant qui contient l'idée de presser, de pousser. "Ça urge !", ça ne peut pas attendre. Il y a dans cette poussée à, une dimension intime, impérative, exigeante. C'est à entendre dans toute la puissance du signifiant. C'est « l'urgence de la vie »³, comme l'écrit B. Seynhaeve dans son ouverture du congrès 2019 de la NLS. Il dira même que si c'était à refaire, il aurait donné ce titre au congrès. Donc « urgence de la vie », je dirais même « urgence pour la vie ».

² Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571-573.

³ Seynhaeve B., « Ouverture du congrès 2019 de la NLS », Tel-Aviv, 1^{er} juin 2019, nlscongres2019.com

L'analyse est avant tout une expérience de parole, c'est dans cette relation dissymétrique à deux – « la paire » écrit Lacan plus tard comme dernier mot de « La Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » – que l'expérience analytique s'engage et déjà l'analysant en tire une certaine satisfaction⁴. Notons que dans cette affaire, deux sont engagés : l'analyste et l'analysant. Dans l'enseignement de Lacan, en particulier dans ses premiers Séminaires, l'analyse s'engage sous les auspices du transfert, qu'il soit positif ou négatif, ce dernier n'empêchant pas le travail analytique. C'est ce que l'on appelle « l'amour de transfert » dont Freud dit que c'est un amour véritable⁵. Il considère que c'est une certaine disponibilité d'énergie libidinale en attente. Dans l'histoire du mouvement psychanalytique, nous avons un exemple qui met en lumière les dérives d'un amour de transfert ravageant. Il s'agit de Sabrina Spielrein, analysante de Jung, qui a eu une demande d'amour inconditionnelle à son endroit, lequel en cédant sur la neutralité propre à sa fonction, a déclenché un véritable tsunami. Sabina Spielrein, désespérée face à ce qu'elle ne comprend pas, fera la démarche de s'adresser à Freud, incarnant l'Autre du savoir inconscient. Les deux hommes seront confrontés à l'énigme de la sexualité féminine, et à leur impuissance pour y répondre.

Urgence subjective et hâte

Il y a donc au début les premiers rendez-vous, sollicités par le sujet quand l'angoisse, un traumatisme de quelque ordre qu'il soit, vient faire effraction de façon violente signant une rupture de la chaîne signifiante ($S_1//S_2$) qui ouvre une béance chargée d'une énigme insupportable pour le sujet.

C'est la hâte du début de l'analyse qui ouvre à une satisfaction dès que la parole trouve à s'adresser à un Autre qui, bien qu'occupant la place de "personne", devient le lieu du transfert. La chaîne signifiante se reconstruit (S_1-S_2). Partenaire de l'analysant, l'analyste n'offre que son silence pour que le sujet puisse y loger les signifiants de son histoire et faire les tours nécessaires pour circonscrire ce qui, au-delà de la demande à l'entrée et du besoin impératif de parler, ouvre un chemin possible pour qu'advienne la rencontre avec un désir qui lui soit propre. Lors de la Journée « Question d'École » du 1^{er} février dernier, Éric Laurent a mis en avant

⁴ Miller J.-A., « L'orientation lacanienne, Choses de finesse en psychanalyse », op. cit., leçon du 11 mars 2009, inédit.

⁵ Freud S., « Observations sur l'amour de transfert » (1915), *La technique analytique*, Paris, PUF, 1985, p. 127.

« l'effacement de l'analyste » pour prendre la place de « la voix de personne » dans la cure et faire surgir le savoir. Cette notion de l'effacement est l'envers de l'absence, puisque l'analyste est ici corps en présence⁶.

Dans le déroulement d'une analyse la temporalité occupe une place essentielle. Christine De Georges, avec l'apologue des trois prisonniers, nous l'a démontré. Lacan précise ce qu'il essaie d'imager une troisième dimension de temps qui n'appartient pas aux prisonniers, ce « n'est ni le retard, ni l'avance, mais la hâte, liaison propre de l'être humain au temps [...]. C'est là que se situe la parole, et que ne se situe pas le langage, qui lui, a tout le temps »⁷. Avec ce sophisme, Lacan démontre qu'au moment de conclure il y a une anticipation sur la certitude et la hâte : « L'accélération, la précipitation dans l'acte, se révèle là cohérente avec la manifestation de la vérité »⁸. Mais la hâte est également présente à chaque séance car elle est la temporalité de la parole.

Une analyse connaît des tours et des détours et nous observons que dans l'expérience analytique. Pour aller du point A, marquant l'entrée en analyse et l'urgence subjective, au point B qui signe la fin de l'analyse, le sujet prend parfois son temps. Il s'en plaint, il trouve qu'il ne se passe rien : "je n'avance pas !", "ça ne bouge pas !", lent glissement vers le blabla dans l'attente de la réponse de cet Autre, bien consistant, auquel il s'adresse. Ce n'est pas un temps inutile, perdu, c'est le temps de l'attente, d'une suspension, où se loge la répétition nécessaire afin d'approcher le noyau du symptôme et épuiser le sens. On ne répète d'ailleurs jamais de la même façon. Dans le symptôme il y a une satisfaction que Freud avait déjà éclairée : « Le symptôme serait le signe et le substitut d'une satisfaction pulsionnelle qui n'a pas eu lieu »⁹. Le symptôme, on y croit, et l'on cherche la vérité dans ses manifestations.

Ce qui achoppe dans la parole de l'analysant fait irruption et porte des effets de surprise ou de révélation, satisfaction produite par un instant de voir, qui fait événement par sa nouveauté dans la cure après le surgissement soudain d'un mot d'esprit ou d'un lapsus. C'est lorsqu'une parole authentique échappe

⁶ Cf. Zuliani É., « Après-coup », Hebdo-Blog, n° 191, 3 février 2020.

⁷ Lacan J., *Le Séminaire, Livre II, Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1978, p. 336.

⁸ Lacan J., *Ibid.*, p. 334.

⁹ Freud S., *Inhibition, symptôme, angoisse*, Paris, PUF, 1990, p. 7.

au discours courant qu'elle peut avoir effet de vérité et cette parole touche le corps.

Quand dans le cours d'une analyse les formations de l'inconscient émergent, c'est le sens qui vient comme tentative de boucher le trou laissé par le non-sens du rêve à l'état natif. Cette parole a son propre dépassement, comme le dit Lacan : « Cette parole, il nous le dit non seulement par le verbe, mais par toutes ses autres manifestations. Par son corps même, le sujet émet une parole, qui est, comme telle, parole de vérité, une parole qu'il ne sait pas même qu'il émet comme signifiante. C'est qu'il en dit toujours plus qu'il ne veut en dire, toujours plus qu'il ne sait en dire »¹⁰. Le dépassement de la parole ouvre à l'interprétation qui est propre à l'opération analytique. Quand l'analysant s'en saisit cela constitue une avancée dans l'analyse qui est une satisfaction, mais l'urgence subjective qui pousse à agir n'est pas encore là. Question du temps logique qui appartient à chacun et n'est pas le temps de l'horloge. La jouissance de la parole qui se nourrit du sens va continuer à se développer, quête de sens, encore et encore, nécessaire cependant à l'épuisement de la signification et à l'élucubration de savoir qui se constitue. Une autre temporalité se dessine quand l'urgence subjective devient la hâte, alors l'analysant le sait. Lacan a cette formule énigmatique : « on le sait, soi »¹¹, que l'on peut lire comme le point d'évidence d'une rencontre contingente qui fait que l'acte s'impose dans la radicalité d'une solitude assumée. C'est un savoir de la jouissance, un savoir du corps.

Quelque chose qui pousse

Le transfert, « phénomène d'attachement » préfère dire J.-A. Miller dans son cours du 11 mars 2009 pour mettre en avant son côté mystérieux, se « liquide » dans cette expression lapidaire : « La liquidation du transfert ». Cette expression ne rend pas compte des mouvements internes au transfert qui touchent à la relation analysant/analyste. Là encore, il faut accepter le temps possible d'une rencontre avec « la faille du sujet supposé savoir »¹². Si nous dépassons la question du transfert, tel qu'il a été théorisé dans des écrits antérieurs à la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » – Lacan y consacre tout un Séminaire¹³, Le transfert (1960-1961), dont le premier

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire, livre I, Les écrits techniques de Freud*, Paris, Seuil, 1975, p. 292.

¹¹ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *op. cit.*, p. 571.

¹² Lacan J., « L'acte analytique », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 376.

¹³ Lacan J., *Le Séminaire, livre VIII, Le Transfert*, Paris, Seuil, 1991.

chapitre s'intitule : « Au commencement était l'amour » – ce que nous trouvons dans le cours de J.-A. Miller c'est une mise au travail du texte de Lacan. Il dit que ce qui se situe « au niveau plus profond que le transfert » c'est ce qui pousse, ce qui urge et cette satisfaction urgente se substitue au signifiant du transfert.

Dans le Séminaire XI, au chapitre « Démontage de la pulsion », Lacan aborde la question de la poussée dans la pulsion. Il nous dit tout d'abord que la pulsion « n'a pour nous d'autre portée que de mettre en question ce qu'il en est de la satisfaction »¹⁴. Il poursuit en insistant sur le fait que c'est « le point d'accommodation le plus essentiel » et que si les patients ne se satisfont pas de ce qu'ils sont, les analystes savent bien que chez les analysants « leurs symptômes mêmes, relèvent de la satisfaction ». Ce n'est pas qu'ils se contentent de ce qu'ils sont mais, ajoute-t-il, « ils se contentent ». La question porte sur le "se" : « les formes d'arrangement qu'il y a entre ce qui marche bien et ce qui marche mal constitue une série continue. Ce que nous avons devant nous en analyse, c'est un système où tout s'arrange, et qui atteint sa sorte propre de satisfaction ».

Dans son dernier texte – la « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI » – Lacan met l'accent sur la poussée. Ce n'est plus une urgence qui apparaît, disparaît, une urgence que nous pourrions dire discontinue, mais une urgence permanente infiltrant le discours de l'analysant qui parle sous la poussée d'une exigence impérieuse de satisfaction. Cette dernière modalité n'annule pas l'existence et sans doute la nécessité de l'amour de transfert au départ, elle permet cependant d'ouvrir un nouvel espace, un traitement de ce qui fait obstacle à la sortie de la répétition, de l'attente, du temps différé durant lequel l'analysant creuse le signifiant, encore et encore, pour en faire émerger le noyau de vérité qu'il recèlerait.

Il faut du temps pour parcourir et épuiser les signifiants qui font l'histoire du sujet, du temps pour que l'histoire puisse enfin s'écrire avec un « y ».

Que veut dire ce néologisme d'hystorisation ? C'est une invention de J. Lacan en 1976¹⁵, forgée à la fin de son enseignement. Son écriture, mixte d'histoire et d'hystérie, témoigne de ses affinités avec l'un et l'autre champ. Si le premier renvoie à l'expérience analytique dont les « opérations sont celles de l'histoire

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire, livre XI, Les Quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p.151.

¹⁵ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *op. cit.*, p. 573.

en tant qu'elle constitue l'émergence de la vérité dans le réel »¹⁶, le second surgit dans l'historisation comme simple lettre, Y, qui se lit mais ne s'entend pas. Elle fait trace de l'hystérie en tant qu'elle caractérise le rapport du sujet au discours de l'Autre. Quand Lacan invente la passe, en 1967, il fait alors porter l'accent sur le savoir extrait par l'analysant dans la cure. C'est l'époque où ce qui est visé comme fin de l'analyse est la traversée du fantasme¹⁷.

Dans son texte ultime, L'historisation est le pivot d'une nouvelle version de la passe avec cette formule : « L'analyste ne s'historise que de lui-même »¹⁸, qui répond à celle que nous connaissons bien : « le psychanalyste ne s'autorise que de lui-même »¹⁹. Il ne s'agit donc plus de savoir mais de vérité, celle que l'analysant tente de mettre en lumière dans son analyse. Fiction nécessaire jusqu'à en épuiser le sens et toucher le hors-sens qui est alors un bout de réel. Dépassé le « mirage » de la vérité et de l'histoire, il restera à l'analysant parvenu à ce point de démontrer qu'il a rencontré ces impossibles. Tel est le parcours d'une analyse menée jusqu'à son terme.

De l'urgence de la satisfaction

L'urgence de la satisfaction oriente donc l'expérience analytique du début à la fin. Cela touche autant l'analyste que l'analysant car c'est l'analyse elle-même qui est le moyen de cette satisfaction urgente.

Ça veut, il y a donc ça pousse et ça veut. Ce "ça veut" devient l'élément nécessaire pour que s'opère et se précipite le moment de la hâte. Le temps bascule, plus d'hésitation, c'est l'urgence subjective qui pousse à l'acte l'analysant – ce n'est ni un passage à l'acte, ni un acting-out, ni un forçage. Cette satisfaction à la fin est d'une teneur différente au sens où elle se constitue aux racines même du terme satisfaction : satis, "c'est assez !". "C'est assez" par rapport à l'Autre dont l'analysant peut se séparer. Mais c'est dans l'après-coup que l'analysant peut prendre la mesure de cette satisfaction-là. Elle n'est pas prévisible, ni attendue à l'instant où elle se produit ; elle s'impose au sujet, lui permettant de cesser de croire aux « mirages » de la vérité.

¹⁶ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 257.

¹⁷ Cf. Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 254-255.

¹⁸ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *op. cit.*, p. 572.

¹⁹ Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967 sur le psychanalyste de l'École », *op. cit.*, p. 243.

Des réductions opérées, s'inaugure un autre savoir qui témoigne d'une satisfaction inédite, hors des références à l'universel, et qui inscrit un rapport à la jouissance et au corps modifié.

Cette satisfaction à la fin c'est une satisfaction en lien avec la parole qui ne demande plus d'interprétation, elle se satisfait de pouvoir se dire, même en l'absence de l'Autre que l'analyste a incarné²⁰. Hors de la jouissance du blabla qui marque le cours de l'analyse, la fin de l'analyse signe qu'une rencontre a eu lieu et fait rupture avec l'expérience analytique vécue par l'analysant. C'est de l'ordre de la surprise et de la contingence. Ce qui apparaît s'est produit mais aurait aussi bien pu ne pas se produire, voilà l'élément contingent, encore faut-il y consentir car il n'y pas d'Autre pour garantir qu'il s'agissait bien d'une rencontre. Ce qui cesse c'est la poussée du transfert, ce qui arrive c'est la chute et la destitution de l'analyste-partenaire. La forme que prend cette satisfaction est singulière et n'est pas sans renvoyer à la position féminine quand Lacan dit qu'une femme est partenaire de sa solitude. Cette solitude radicale n'est pas un isolement, mais une nouvelle façon de prendre place dans le lien social.

Elle ne s'atteint que dans la passe, là où la création, conçue dans la plus grande des solitudes, s'expose. L'analyste, « désemprouillé » de ses fictions, peut alors conclure sur l'impossibilité de l'hystorisation²¹ et interroger le rapport de la vérité au réel en se faisant l'interprète de l'École, là où le ratage vaut enseignement.

²⁰ Cf. Alberti C., « Urgence et satisfaction », *Quarto*, n° 121, mars 2019, p. 31-40.

²¹ Miller J.-A., « La passe du parlêtre », *La Cause freudienne*, n°74, mars 2010, p.123.

« L'urgence de la vie »

L'urgence de la vie est une formule de Lacan, qu'il utilise pour traduire une expression de Freud : « Die Not des Lebens ». Leben, c'est la vie, et Not, c'est, selon le dictionnaire, la nécessité, le besoin.

J'espère vous montrer comment cette formulation met en tension et éclaire le lien entre les « cas d'urgence » et la « satisfaction », dont parle Lacan dans son dernier texte.

Pour annoncer et résumer ce qui suit, j'indique tout de suite que Lacan fait de l'urgence de la vie un attribut de la pulsion qui se manifeste au niveau du corps, ou mieux « l'exigence de la pulsion » comme le dit A. Stevens¹.

1) La vie

Qu'est-ce que la vie, dans une optique lacanienne ? Et de quel aspect de la vie s'agit-il dans « l'urgence de la vie » ?

Lacan note que « le phénomène de la vie reste dans son essence complètement impénétrable, il continue à nous échapper ». Puis, dans le Séminaire Encore, sans donner une définition de la vie, il avance que « nous ne savons pas ce que c'est que d'être vivant, sinon seulement ceci qu'un corps, cela se jouit », ce que J.-A. Miller commentera en disant que « nous savons seulement qu'il n'y a pas de jouissance sans la vie » et que « le corps vivant est la condition de la jouissance »². En fait, la vie déborde le corps parce qu'elle perdure comme signifiant, au-delà de la vie et de la mort biologiques. Le sujet, après sa mort, laisse des traces signifiantes et qui plus est, la vie se transmet à travers les corps. Comme le dit J.-A. Miller, « la vie ne meurt pas ».

D'autres aspects de la vie ont pu être soulignés par Lacan, en particulier « le sentiment de la vie », lequel est absent ou objet d'un désordre dans la psychose³ (ce que J.-A. Miller a repris à propos de la psychose ordinaire) ; mais aussi « le réel de la vie » que Lacan oppose à la mort symbolique.

Mais ce que pointe Lacan dans Encore, c'est la vie sous la forme du corps, du corps vivant auquel la jouissance se lie. Son concept d'objet petit a est lui-même « un

¹ Stevens A., « Les deux faces de l'urgence », Blog du congrès 2018 de la NLS.

² Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », La Cause freudienne, n° 44, p. 8 et p. 17.

³ Lacan J., « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », Écrits, Paris, Seuil, 1966, p. 558.

élément de vie », qui s'insère dans « la chaîne symbolique »⁴, ce dont rend compte en particulier le mathème du fantasme. Lacan y revient dans le Séminaire RSI, où après s'être demandé « si le réel, c'est la vie ? », il situe ce qu'il appelle la « jouissance de la vie » au joint du réel et de « l'imaginaire du sens »⁵, localisée dans l'objet petit α .

Et c'est bien ce corps vivant que l'on pourra dire être affecté d'une urgence.

2) Die not des lebens

Cette formule est présente dans plusieurs textes de Freud. En l'espace de 15 ans (entre 1895 et 1911), ce que nous traduisons par « l'urgence de la vie » est utilisé par Freud d'abord pour qualifier l'exigence des besoins vitaux qui viennent perturber un état d'équilibre, puis l'insistance de la pulsion qui relève du principe du plaisir et met en échec la soumission du sujet au principe de réalité.

C'est au premier texte de Freud, l'« Esquisse... », qui date de 1895, que Lacan va se référer. Freud y expose le « principe fondamental » de l'inertie des neurones, qui tendent à se débarrasser des quantités d'excitation. Le modèle en est le mouvement réflexe. Mais il ajoute que ce principe d'inertie est bouleversé par le fait que des « stimuli endogènes tendent aussi à se décharger. Ils prennent naissance dans les cellules du corps et provoquent les grands besoins : la faim, la respiration, la sexualité. L'organisme ne peut leur échapper comme il le fait pour les stimuli extérieurs »⁶. Ces « grands besoins », ce sont, dit-il, des « conditions que l'on peut appeler urgence de la vie » auxquelles l'individu est soumis et qui obligent « le système neuronique » à « renoncer à sa tendance originelle à l'inertie » pour « satisfaire les exigences d'un acte spécifique ».

Cette expression figure aussi dans L'interprétation des rêves, traduite en français tout simplement par « la vie »⁷ qui, se manifeste par « les grands besoins du corps » et « ainsi, l'enfant qui a faim criera désespérément ou bien s'agitiera ».

C'est dans son Séminaire sur L'éthique de la psychanalyse que Lacan relève cette formule de Freud et qu'il met en relief l'urgence de la vie. Il parle alors de Das Ding (la Chose) un concept qui apparaît chez Freud justement dans l'« Esquisse... » à propos du premier Autre du sujet, le Nebenmensch – littéralement « l'humain qui se tient à côté », c'est-à-dire l'Autre secourable qui peut apporter au petit homme –, commente Lacan, une « expérience de satisfaction »⁸ en réponse à sa détresse vitale, l'Hilfflosigkeit. Dans cette expérience, Freud distingue une partie qui peut être

⁴ Miller J.-A., « Biologie lacanienne... », op. cit. p. 30.

⁵ Lacan J., Le Séminaire, Livre XXII, RSI, séance du 10 décembre 74 (inédit).

⁶ Freud S., « Esquisse d'une psychologie scientifique » (1895-96), in Naissance de la psychanalyse, traduction d'Anne Berman, PUF, 1956, p. 317.

⁷ Freud S., L'interprétation des rêves, traduction de Meyerson, PUF, p. 48.

⁸ Lacan J., Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse, Seuil, 1986, p. 50.

« comprise »⁹ – mot que Freud écrit en italique – grâce à la mémoire, et une autre qui reste comme Chose, als Ding. Lacan, qui réfute la traduction française de das Ding par « un tout cohérent », dit que « Le Ding est l'élément qui est à l'origine isolé par le sujet [...] comme étant de sa nature étranger, Fremde »¹⁰, un Autre « qui est étranger à moi tout en étant au cœur de ce moi »¹¹. Il ne s'agit pas ici de l'Autre symbolique, lieu du « trésor des signifiants », mais d'un autre réel. Cet « étranger au cœur de moi » peut bien sûr évoquer ce que Lacan qualifiera plus tard d'extime¹² pour désigner la vacuole de jouissance qui est au cœur du symptôme.

Das Ding, la Chose, commente Lacan, est un élément qui, apparaît au sujet d'un autre registre que toutes les choses (die Sache), que tous les objets de la réalité, qui eux relèvent du signifiant. Le choix de Lacan de garder le mot originel Ding n'est pas anodin. J.-A. Miller a noté que « ce terme, en français [...] a l'air presque d'un harmonieux bruit de bouche : das Ding, ou dong... Si Lacan a choisi ce terme allemand – dit-il –, c'est précisément parce qu'on a là un terme pour ce qui n'a pas de nom »¹³. C'est la dimension du réel qui est ici pointée, avant que Lacan ne la nomme ainsi.

Dans ce Séminaire sur L'éthique..., Lacan fait aussi référence à un texte de Freud de 1911, dans lequel il élabore l'opposition du principe de plaisir-déplaisir au principe de réalité. Freud abandonne alors son ancienne hypothèse des « besoins intérieurs »¹⁴ dont l'exigence trouble « l'état de repos psychique »¹⁵ – besoins qu'il avait épinglés comme relevant du Not des Lebens, de l'urgence de la vie –, pour avancer que ce sont en fait les « pulsions sexuelles » qui, en se séparant des pulsions du moi, « trouvent leur satisfaction dans le corps propre », et font ainsi obstacle au « remplacement » du principe de plaisir par le principe de réalité. Et il note que « chez beaucoup de personnes [...] la pulsion sexuelle reste longtemps sous la domination du principe de plaisir à laquelle [...] elle ne peut absolument jamais se soustraire »¹⁶. Nous avons donc chez Freud une articulation précise de l'urgence de la vie avec la pulsion, plus précisément avec ce qu'il nomme alors « pulsion sexuelle » qu'il appellera plus tard pulsion de vie¹⁷, à laquelle il opposera la pulsion de mort.

⁹ Freud S., « Esquisse d'une psychologie scientifique », op. cit. p. 349.

¹⁰ Lacan J., *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 65

¹¹ *Ibid.*, p. 87.

¹² Miller J.-A., « Le séminaire de Barcelone sur Die wege der symptombildung », *Le symptôme charlatan, Champ Freudien, Le Seuil 1998*, p. 49.

¹³ Miller J.-A., *L'orientation lacanienne, « Cause et consentement », Cours du 20 avril 1988.*

¹⁴ *Die gebieterischen Forderungen der inneren Bedürfniss*

¹⁵ Freud S., « Formulations sur les deux principes du cours des événements psychiques », *Résultats, Idées, Problèmes I*, PUF, p. 136.

¹⁶ *Ibid.*, p. 139.

¹⁷ Freud S., « Au-delà du principe du plaisir », chapitre VI. Voir aussi Miller J.-A., « Biologie lacanienne.. », op. cit. p. 14.

Cette articulation de la pulsion avec l'urgence de la vie peut aussi se lire dans un texte tardif de Freud, « Pourquoi la guerre ? », qui date de 1932, dans lequel il se demande « Pourquoi sommes-nous si indignés contre la guerre [...] pourquoi ne l'acceptons-nous pas comme une autre des nombreuses urgences embarrassantes de la vie [Notlagen des Lebens] » ? La pulsion, nous le savons, est un moteur de la guerre, et la jouissance du combattant souvent flagrante.

J'en viens à la lecture que fait Lacan de ce Not des Lebens. Lorsqu'il pointe cette urgence de la vie, il n'évoque pas la pulsion comme telle. Voici ce qu'il dit : « Si Freud parle de principe de réalité, c'est pour nous le montrer par un certain côté toujours tenu en échec, et aboutissant à se faire valoir que sur la marge, et par une sorte de pression dont on pourrait dire, si les choses n'allaient infiniment plus loin, que c'est ce que Freud appelle, non pas [...] les besoins vitaux, mais, dans le texte allemand, die Not des Lebens. Formule infiniment plus forte. Quelque chose qui veut. La pression, l'urgence. L'état de Not, c'est l'état d'urgence de la vie »¹⁸. Il ajoute que cette urgence « intervient au niveau du processus secondaire [...] pour déterminer [...] la quantité d'énergie [...] qui est nécessaire à la conservation de la vie ». Finalement, ponctue Lacan, ce que vise le principe du plaisir, c'est « la satisfaction du Not des Lebens »¹⁹.

Un peu plus loin dans ce même Séminaire, Lacan propose que cette Chose doit être identifiée avec « la tendance à retrouver [...] l'objet »²⁰ (le Wierderzufinden), l'objet perdu freudien « en tant qu'Autre absolu du sujet »²¹.

On entend se profiler les dimensions de jouissance et d'objet petit α , mais ce sont des concepts dont Lacan ne dispose pas encore²². Ce sujet qui tente de retrouver la Chose qui n'a pas de nom, on pourrait dire en anticipant sur des formulations postérieures, qu'il part en quête de son objet de jouissance, animé par une pulsion qui est hors du champ signifiant, par une « urgence de la vie » qui est hors sens.

3) Urgence de la vie et présence de la mort

À suivre le dualisme pulsionnel freudien, c'est à dire l'opposition pulsion de vie – pulsion de mort, il serait tentant d'associer simplement l'urgence de la vie à Éros, la pulsion de vie qui s'oppose à Thanatos. Cependant, nous n'ignorons pas que Lacan a soutenu, après Freud qui l'évoquait déjà à la fin de « Au-delà du principe de plaisir »²³, que « toute pulsion est virtuellement pulsion de mort »²⁴. Si Lacan a

¹⁸ Lacan J., *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, op. cit., p. 58.

¹⁹ *Ibid.*, p. 72.

²⁰ *Ibid.*

²¹ *Ibid.*, p. 65.

²² De Georges P., *La pulsion et ses avatars*, Ed. Michèle, 2010, p. 138.

²³ Freud S., « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de psychanalyse*, PBP 1977, p. 80 : « Il semble précisément que le principe du plaisir soit au service des instincts de mort ».

²⁴ Lacan J., « Position de l'inconscient », *Écrits*, Seuil, p. 848.

« annulé le binarisme freudien des pulsions »²⁵ – pulsion de vie versus pulsion de mort²⁶ –, c'est parce que :

– d'une part la mort est présente dans les pulsions sexuelles, ce que Lacan illustre avec son mythe de la lamelle, dans lequel il décrit la libido comme un organe qui « représente cette part du vivant qui se perd à ce qu'il se produise par les voies du sexe [...] elle marque la relation de la sexualité [...] à sa mort »²⁷ ; ce qui lui fait dire que « la libido est un être mortifère ».

– et d'autre part, « symétriquement, la libido est présente dans la pulsion de mort », ce qui apparaît dans la définition que Freud donnait de « la répétition [qui] est répétition d'une expérience de satisfaction primaire »²⁸.

4) Urgence de la vie dans la clinique

Cette urgence de la vie apparaît de façon particulièrement frappante chez certains sujets « traumatisés » qui ont eu à faire face à un risque de mort immédiat. Certains ne se relèvent pas du traumatisme, d'autres font preuve au contraire d'une vitalité redoublée. En témoignent certains cas, exemplaires quant au « choix » du sujet :

– Kenzaburô Ôé dans ses Notes de Hiroshima, parle de ces sujets qu'il a rencontrés 20 ans après la bombe, ces « irradiés [hibakusha] optimistes qui ne souffrent d'aucune séquelle »²⁹, « ces gens qui malgré tout n'ont pas choisi le suicide »³⁰ et encore de cette « volonté que l'on perçoit dans l'acharnement des victimes elles-mêmes, s'accrochant à la vie malgré leurs blessures »³¹. Il fait de la volonté de ces sujets le paradigme de la dignité humaine.

– Marceline Loidan-Ivens, qui a été déportée à Auschwitz, écrit dans L'amour après : « [...] le monde, j'avais envie d'y vivre, c'était la seule manière de surmonter mon arrestation, ma déportation, la mort de mon père, la folie suicidaire qui gangrenait ma famille »³² ; ou encore : « Je ne cherche pas la paix, elle ne viendra pas, elle m'est impossible. Seuls comptent la quête, le mouvement, le sens »³³.

– Ou encore Jorge Semprun : « il faut que je fabrique de la vie avec toute cette mort »³⁴.

²⁵ Miller J.-A., « Biologie lacanienne... », op. cit. p. 20.

²⁶ cf. Lacan J., « L'agressivité en psychanalyse », *Ecrits* — ce que commente J.-A. Miller in « Biologie lacanienne... », op. cit. p. 26.

²⁷ *Ibid.*, p. 847.

²⁸ Miller J.-A., « Biologie lacanienne... », op. cit., p. 21.

²⁹ Ôé K., *Notes de Hiroshima*, Gallimard Folio, 1996, p. 27.

³⁰ *Ibid.*, p. 125.

³¹ *Ibid.*, p. 169.

³² Loidan-Ivens M., « L'amour après », Grasset, 2018, p. 101.

³³ *Ibid.*, p. 151.

³⁴ Semprun J., « L'écriture ou la vie », Gallimard, p. 318.

- Outre ces personnalités, on peut faire l'hypothèse que l'urgence de la vie est bien présente chez certains sujets traumatisés dont on peut se demander, avec J.-A. Miller, s'ils ne guérissent pas « d'eux-mêmes, avec zéro séance »³⁵.
- Cf. les témoignages de sujets qui lors de l'attentat du 14 juillet se sont surpris à découvrir en eux un élan vital dont ils se croyaient incapables et qui leur a permis de se sauver, qui en courant, qui en nageant...

Au-delà de la question du traumatisme, il me semble que ce que Lacan nous indique en relisant Freud, c'est que l'on peut reconnaître « l'urgence de la vie » dès que la pulsion insiste, dès qu'un « ça veut » est plus fort que tout, dès que le sujet témoigne que la pulsion se manifeste comme un « c'est plus fort que moi », plus fort que la « réalité » freudienne. Là où Freud parlait de la « volonté » de la pulsion³⁶, nous parlons d'une urgence de la pulsion à se satisfaire.

5) Conclusion

L'urgence de la vie ne relève pas du signifiant, ni de l'identification, ni d'un idéal ; elle n'est pas synonyme de gaieté ou de joie de vivre. C'est une urgence pulsionnelle, dont la composante mortifère est souvent manifeste, comme on peut le noter par exemple dans l'anorexie ou la boulimie (le film *La grande bouffe* illustre cela parfaitement).

En tant qu'elle est la mise en acte de la pulsion, la mobilisation de l'objet petit a , elle apporte au sujet une satisfaction qui pourra avoir toutes les colorations de la jouissance, y compris « la saloperie qui peut le supporter »³⁷.

Je fais aussi l'hypothèse que l'urgence de la vie, telle que Lacan nous la présente, c'est-à-dire l'insistance, la poussée d'un « ça veut jouir », cette urgence qui est liée au corps vivant est aussi présente dans ce qu'il appelle ailleurs « l'urgence subjective », qui peut conduire un sujet à une ouverture vers l'Autre et à se faire responsable de sa souffrance-jouissance pour la mettre en mots auprès d'un analyste. Et elle est bien présente dans ces « cas d'urgence » que Lacan évoque dans son ultime écrit, où ce qu'il met alors en valeur est un « ça urge »³⁸ qui, plus que le transfert, pousse l'analysant à revenir en séance et vise une « satisfaction »³⁹. Alors, il n'est pas impossible que le désir se réveillant, il rencontre la joie.

³⁵ Miller J.-A., « Effets thérapeutiques rapides en psychanalyse », *Conversation de Barcelone*, Navarin 2005, p. 35.

³⁶ Freud S., « Esquisse... », *op. cit.* p. 336.

³⁷ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil, p. 232.

³⁸ Miller J.-A., « La passe du parlêtre », *La Cause freudienne*, n° 74, pp.113-123.

³⁹ Lacan J., « Préface à l'édition anglaise du Séminaire XI », *Autres écrits*, Seuil, Paris, 2001, pp. 571-573.

J'illustrerai cette autre dimension avec une histoire de marieur juif, qui date d'une autre époque, avant Meetic et #MeeToo, donnée par Freud comme exemple de mot d'esprit : « Un prétendant, fort désagréablement surpris de la fiancée qu'on lui présente, prend le marieur à part et se plaint à son oreille : « Pourquoi m'avoir amené ici, lui dit-il sur un ton de reproche, elle est laide, vieille, elle louche, a de vilaines dents et les yeux chassieux [...] » – « Vous pouvez parler à haute voix, » interrompt le marieur, « elle est, de plus, sourde »⁴⁰ !

Et Freud de faire un commentaire qui peut, me semble-t-il, résonner avec certains moments de l'analyse : « Quelle joie ce doit être pour cet homme [le marieur] d'être enfin libéré du fardeau de la dissimulation, quand il saisit la première occasion de crier la vérité tout entière ! »⁴¹.

⁴⁰ Freud S., « Le mot d'esprit », chapitre II, *Les tendances de l'esprit*, PDF p. 58.

⁴¹ *Ibid.*, p. 96.

Lacan-l'urgence

« Le temps ne se repère à rien d'autre qu'à l'acte de la parole.
Le présent, c'est ce moment où je parle, et rien d'autre »¹.

Exposition du thème

Voici mon hypothèse : le temps de Lacan, c'est le temps présent. Dit autrement : Lacan, c'est l'urgence. Le dire, c'est supposer que la temporalité chez lui n'est pas la même que celle de Freud : celui-ci explore le passé, jusqu'à la préhistoire. Il est l'homme du temps long, des générations qui se succèdent, de l'héritage de la horde primitive, des mythes et des Antiquités grecques et bibliques. Il est celui pour qui l'inconscient ignore le temps. Pour lui s'ouvre l'éternité. Lacan est un homme qui se précipite. Redisons-le : dans ce texte fondateur qui précède son enseignement, « Le temps logique... », il ne concède à la durée sous le nom de « temps pour comprendre » que ce qui est nécessaire pour aller de la chose perçue à la chose conclusive. Mais il n'est pas fait pour la procrastination et pour le doute : son monde est celui de la certitude. Ce qui lui importe, dans ce texte de 1945, c'est qu'il suffit d'un instant pour voir, et d'un moment pour conclure. Son éthique n'est pas celle du jugement suspendu : elle est celle de la hâte.

En 1967, lorsqu'il pense avoir la mission – urgente – de définir à nouveaux frais ce qu'est un psychanalyste, avant que les autres ne le persuadent de n'en être pas un, il va à l'essentiel, c'est-à-dire aux fondements. Il prend en compte ce qui fait le pain quotidien de la psychopathologie et des cures : la répétition ; l'éternel retour du même. Mais il la définit précisément comme retour d'un temps inaugural et ponctuel : celui du traumatisme, « qui se rappelle à nous ». C'est le trou premier, qui se commémore. Ce qui est sa contribution consiste en une relecture du concept majeur de Freud, de sa géniale invention : l'inconscient. Il distingue de cet « inconscient freudien », « le nôtre ». La différence, c'est que celui de Freud est un amas d'archives enfouies, de ruines des temps anciens à valeur archéologique. C'est une

¹ Lacan J., *Le Séminaire, Livre VI, Le désir et son interprétation*, Editions La Martinière, 2013, p. 349.

matière des profondeurs. Notre inconscient est à fleur de peau, aussi près que possible de la surface, dont il n'est que la doublure ou l'envers. Et sa manifestation – par ce que Freud appelle justement ses formations – se caractérise par son imprévisibilité, des effets de rupture et de surprise. C'est un inconscient discontinu, jaillissant de la brèche. « Achoppement, défaillance, fêlure » qui viennent au jour « dans la béance »². Évanouissement, aphanisis et fading sont les mots pris en diverses langues, pour dire le sujet qui se traduit et se trahit dans ses saillies soudaines.

J'ai parlé lors de ma première intervention de l'esp d'un laps, de l'espace d'un lapsus comme définissant dans l'espace et le temps le phénomène par lequel se révèle l'inconscient réel. Je vais vous entretenir d'un acte qui n'a demandé que la durée d'un trait de plume, d'une intervention aussi soudaine qu'inattendue : la dissolution. Lacan à la fin de son enseignement cherchait son « moment de conclure ». Il lui fallait la certitude anticipée qui en est la condition, mais il ne la trouvait pas. La dissolution de son École fut l'acte de ce dé-nouement.

Dis-solution

L'année 1980 tient une place remarquable dans l'enseignement de Lacan. Lacan continue son Séminaire, qui semblait devoir s'arrêter en 1978, sous le titre : Le moment de conclure. Mais la conclusion n'est pas vraiment venue... Et surtout, il marque la période par un véritable coup de théâtre institutionnel.

I. *Voilà seize années qu'il a créé son École en 1964, l'École freudienne de Paris. Elle s'est constituée avec ceux qui l'ont suivi dans son entreprise, après son exclusion de l'IPA. C'était alors le moment de savoir si l'organisation de la communauté analytique réussissait à mettre fin à la carrière de celui qui avait marqué tant d'analystes depuis le début de son enseignement. L'appareil officiel, inventé par Freud pour regrouper les analystes et leur offrir une garantie, venait de décider que Lacan n'avait plus le droit de former de nouveaux praticiens. Il n'était pas interdit de pratique, mais ramené à la base, au tout venant du groupe freudien. C'est sa qualité de « didacticien » qui lui était retirée, soit son autorisation à recevoir les futurs analystes demandant à se former selon les standards de l'association. Lacan pouvait bien recevoir des patients et parler à qui voudrait l'entendre, mais il ne transmettrait plus la*

² Lacan J., *Le Séminaire, Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Éditions du Seuil, 1973, p. 27.

charge d'analyse. Loin de consentir à cette sanction, il avait fait le choix de la considérer comme un geste bureaucratique, émanant d'une curie fossilisée et conformiste : l'IPA l'a excommunié. Le terme qu'il mettait ainsi en avant ne relevait pas du vocabulaire politique (il aurait pu utiliser le vocabulaire des procès de Moscou par exemple et des censeurs staliniens) ni de celui des armées (comme celui de limogeage, mise à pied, dégradation, comme ce fut le cas du capitaine Dreyfus). L'armée et l'Église sont, selon Freud, les modèles principaux de tout corps institué et l'association analytique comme groupe n'échappe nullement au risque de se révéler être l'une ou l'autre. Il appartenait incontestablement au vocabulaire religieux, à celui de l'appareil des Églises instituées. Allant plus loin, il qualifiait son éviction de Grand Herem, terme hébraïque utilisé par la communauté juive d'Amsterdam, pour réduire au silence Baruch Spinoza. Il fait donc interprétation : l'IPA est une institution religieuse. Elle a un clergé et des dogmes et entend régir la communauté des analystes, comme le Vatican avec son Saint-Office – l'ombre de Galilée et de Giordano Bruno sont là – et comme la Synagogue pharisienne, sinon avec Jésus du moins avec Spinoza. Lacan se trouve ainsi rangé au même plan que les grandes figures de persécution. Il lui est fait un procès en hérésie, terme qu'il n'hésitera pas à reprendre à son compte, se définissant comme hérétique au sens étymologique, c'est-à-dire comme celui qui, contre la Doxa et la voix du maître, choisit.

Le refus de se taire et d'être annulé comme analyste formateur avait été alors une transgression majeure. La suite de son refus avait eu une valeur politique essentielle : nier à l'IPA son statut d'autorité sur la communauté analytique et le fait qu'elle dispose des critères intangibles et indiscutables de ce qu'est une analyse et de ce qu'est un analyste. Ici, plutôt que Spinoza, dont l'œuvre est celle d'un solitaire sur le front de la pensée, c'est la figure de Luther qui s'impose. Soit la possibilité pour un réfractaire de créer une institution nouvelle, plus vraie que la vraie, fondée sur son nom et sur un corps de doctrine qui soit une réforme de l'entendement et une authentique régénération.

Lacan avait lancé dans sa solitude revendiquée (« Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans mon rapport à la cause psychanalytique »³) un texte fondateur destiné à poser les bases d'un groupe nouveau, légitime à reprendre le flambeau de Freud, tombé des mains d'héritiers abusifs. Son propos inaugural fut donc titré : « Acte de fondation » et posa le premier jalon

³ Lacan J., « Acte de fondation 1964 », *Autres écrits*, Éditions du Seuil, 2001.

d'une entreprise qui nécessitait de redéfinir les fondements de la psychanalyse, les critères de reconnaissance des analystes et les concepts de sa pratique. Ainsi, Lacan a fondé son École.

En 1980, il la dissout⁴. Ce qui a été fait par la parole et défait par celle-ci.

Ce qui est remarquable, c'est que les mots qu'il emploie pour sa « Lettre de dissolution » sont ceux qui s'appliquent au nœud borroméen. Ce nœud dont il se sert depuis ses Séminaires RSI et surtout Le sinthome, pour étudier comment tiennent ensemble les trois registres de l'expérience humaine, réel, symbolique et imaginaire. Ça tient ou ça ne tient pas. La pathologie défait ce nœud et la clinique consiste à repérer comment s'est faite la rupture, puis comment peut se faire un nouveau nouage. Or, il décrit son École en ces termes, comme un nouage tel qu'il suffit qu'un anneau se défasse pour que chaque élément de la chaîne soit libéré. Mais il précise qu'il faut que ce soit lui, qui rompe le lien.

Il faut que ce soit lui qui défasse le nœud, veut dire que le nœud de l'École n'est pas le simple nœud borroméen à 3 brins, comme celui de la famille Borromée. En effet, dans le nœud à 3, que Lacan utilise d'abord comme modèle et qui, dans la clinique, est le nouage des trois registres, réel, symbolique et imaginaire, les trois fils sont en tous points identiques et il suffit que l'un quelconque des trois se défasse pour que le nœud soit dénoué. Si le nouage de l'École était de ce type, il suffirait que n'importe quel membre de celle-ci s'en aille pour que l'École se défasse. Or ce n'est pas ce qui se passe : de nombreux compagnons de Lacan l'ont quitté et l'École a continué d'exister. C'est donc que Lacan comme personne n'a pas, dans le nouage, le même statut que les autres : il est le rond de ficelle qui fait tenir ensemble les autres. La forme de ce nœud est ce qu'on appelle le nœud à 4, que Lacan dessine dans son Séminaire sur Joyce : un quatrième rond vient se lier aux trois registres, réel, symbolique et imaginaire, et les fait tenir ensemble alors que les trois ronds ne sont pas nécessairement liés entre eux. Dans cette forme du nœud à 4, le quatrième est à part, spécial, « distingué ». Il peut être le Nom-du-Père. Il peut être aussi le sinthome. Le sinthome, comme c'est le cas pour Joyce, est alors l'invention propre d'un sujet, sa solution personnelle, qui lui permet de tenir plutôt que de se défaire. Et c'est ce nœud à 4 qui est sans doute celui qui s'applique à l'École ou au groupe social. Ainsi, quand Lacan formalise son cartel, comme forme de lien qui permet le travail et évite les effets de groupe en les réduisant à leur part inévitable et « nécessaire », il

⁴ Lacan J., « Lettre de dissolution », *Autres écrits*, *idem*.

propose que « 4 se choisissent » et qu'ils choisissent ensemble une autre personne, définie comme « plus-un ». Ce plus-un a donc une fonction particulière qui est de lier les quatre cartellisants et de permettre le travail de chacun, comme nous y reviendrons plus loin.

II. Parler des événements de 1980 et du bouleversement qui suit l'initiative de Lacan, c'est prendre déjà la mesure de ce fait : Lacan ne s'est pas tu, après son Moment de conclure. Le statut à donner à ce qui a suivi varie selon les récepteurs, et pour être clair, selon le degré de crédit qu'ils ont continué à faire à ce Lacan ultime. Je ne parle même pas ici de ceux qui l'avaient quitté bien avant, quels que soient leurs mérites et leurs qualités (Piéra Aulagnier, François Perrier, Guy Rosolato, Maud et Octave Manonni entre autres). Certains, qui avaient cheminé avec lui, avaient quitté sa route dès son exclusion de l'IPA ; d'autres plus tard, par exemple au moment de son invention de ce qu'il appelle la passe, à l'occasion de sa « proposition du 9 octobre 1967 sur l'analyste de l'École »⁵, qui avait bien du mal à passer. Mais à l'orée des années quatre-vingt, il y a encore autour de lui un groupe, puissant mais surtout disparate, dont le cœur est son école, l'École freudienne de Paris. C'est en son sein que les divisions font rage et que circulent les rumeurs les plus féroces sur l'état de santé du vieil homme et sa capacité ou non à enseigner et à mener la barque où ils sont embarqués. On pourra lire par exemple sous la plume d'un compagnon de route qui se fait fort de dénoncer le naufrage de Lacan, le dénommé Dorgueil, que Lacan aurait fait un premier AVC en 1978 et que son état depuis serait celui que la faculté appelle « un syndrome pseudobulbaire ». Autrement dit, Rome n'est plus dans Rome et ce que dit Lacan ne vaut plus rien depuis longtemps.

Or, après le cours dit Moment de conclure, Lacan a tenu un Séminaire intitulé La topologie et le temps⁶, comptabilisé comme XXVI^{ème} sur la jaquette de tous ceux qui ont été publiés. Puis les choses ont continué : il y eut d'abord un courrier, connu sous le nom de « Lettre de dissolution ». Et la lettre fut suivie d'une série de séances auxquelles Lacan donne soudain le titre de Dissolution. Cette série fait alors séminaire, qui sans être comptabilisé, pourrait être considéré comme le XXVII^{ème}... Il s'agissait de la dissolution de son École, dont il voulait qu'elle soit « dis-solution », c'est-à-dire : solution

⁵ Lacan J., « Proposition du 9 octobre 1967, sur l'analyste de l'École », Autres écrits, Éditions du Seuil.

⁶ Lacan J., Le Séminaire, Livre XXVI, La topologie et le temps, 1978-1979, inédit.

pour l'avenir. Les transcriptions qui nous sont parvenues ont été publiées très vite, du vivant de Lacan, dans diverses publications qui fleurissent alors sur le terreau de décomposition du groupe⁷. Elles témoignent certainement d'un désir décidé que quelque chose advienne : comme Lacan le dit lui-même, commentant ce passage entre la dissolution et sa suite : « Je persévère » ! Ceux qui ont pris part à ces séances témoignent généralement d'une certaine usure de la parole. Elle est sensible, par exemple, à l'écoute de la « Conférence de Caracas » où l'on sent que l'orateur tâtonne, hésite en lisant ses notes, perd le fil de son propos, tandis que sa voix trahit la fatigue, pour ne pas dire la souffrance. Pour autant, on ne peut qu'être frappé par la vigueur de la pensée et de la volonté, au service de ce qui fait l'os de cette conférence : il affirme qu'il substitue aux deux topiques freudiennes sa topologie du nœud. Là où Freud avait voulu distinguer et lier conscient, préconscient et inconscient d'abord, puis ça, moi et surmoi, Lacan propose le nouage des trois registres distincts que sont l'imaginaire, le réel et le symbolique. Nous avons là une figure de style commune à Freud et à Lacan : la conception de l'appareil psychique se constituant de trois entités distinctes, en tension voire en conflit, et s'articulant en un ensemble complexe. Mais le nœud borroméen retenu par Lacan est un dépassement des deux topiques imaginées par Freud, fondé sur l'intuition que Lacan a eue très tôt, dès 1957, que l'expérience humaine, distincte en ceci de celle des autres animaux, nécessite deux types de traitement du réel : l'imaginaire et le symbolique, soit les images et les mots. Quand le nœud borroméen lui est révélé, il y voit l'heureuse modalité de se représenter les rapports entre ces trois registres, jouissance, corps et signifiant.

III. *Le pivot – ou plutôt le fondement – de ce Séminaire Dissolution, c'est la lettre du même nom. C'est un discours performatif, un écrit qui fait acte : il y a un avant et un après. Sur le même style, magistral, qui lui avait fait annoncer son « Acte de fondation »⁸, il publie son acte de dissolution. Le premier commençait par une phrase qui situait exactement le lieu de son énonciation : « Je fonde – aussi seul que je l'ai toujours été dans ma relation à la cause*

⁷ On voit paraître : « La Lettre de dissolution » (5 janvier 1980), suivie de « L'Autre manque » (15 janvier 1980), « D'écolage » (11 mars 1980) et « Monsieur A » (18 mars 1980, dans le numéro 20-21 / 1980, d'Ornicar ?), diffusé par les Éditions du Seuil. Puis « Lumière » (15 avril 1980), « Le malentendu » (10 juin 1980), dans le numéro 22-23, 1981, de la même revue.

⁸ Lacan J., « Acte de fondation », *Autres écrits*, Éditions du Seuil, 2001, p. 229.

psychanalytique [...] ». Le second commence sur le même mode affirmatif : « Je parle », que tempère un énoncé qui en est presque le contrepoint : « sans le moindre espoir – de me faire entendre notamment [...] »⁹.

Le désir se dit – et ses limites intrinsèques. Ces limites qui reposent, sans rien anticiper, sur ce que pourront faire de ces paroles leurs récepteurs. Et Lacan, très freudien en somme, et soutenant jusqu'au terme de son expérience ce qui a été le point de départ du père fondateur, Lacan reconnaît que son acte n'est pas sans l'engager totalement comme sujet ; c'est-à-dire : « à y ajouter ce que cela comporte d'inconscient ».

L'acte en quoi consiste le pas que Lacan franchit, son pas ultime, s'annonce aussitôt : il s'agit de résoudre le problème de l'École qui est la sienne. Les fils s'y embrouillent. Elle n'assume plus la fonction pour laquelle elle a été créée : « dans le champ que Freud a ouvert, restaurer le soc tranchant de sa vérité ». Lacan fait un constat : l'échec de la communauté qu'il a fondée. Tous ne partagent pas ce diagnostic, mais pour lui, l'EFP n'assure pas la mission qu'il lui avait attribuée et qui est en fin de compte la transmission de la psychanalyse. L'EFP est une communauté vivante et bigarrée, regroupant de fortes personnalités mais ne remplissant pas sa tâche. Car pour Lacan, son fondement essentiel était la procédure de la passe. Or, pour Lacan, sa passe est un échec : les AE qu'elle a produits ne se montrent pas capables d'assurer un vrai enseignement. Ils ne parlent pas assez, ne produisent pas d'idées, ne sont pas capables d'interpréter les problèmes auxquels la psychanalyse est confrontée et d'assumer le rôle attendu d'eux dans l'époque. Lacan n'accuse personne d'avoir fait défaut. Il prend entièrement sur lui la faute. C'est lui qui s'est « embrouillé ». C'est donc à lui de trouver la solution.

« Ce problème se démontre tel, d'avoir une solution : c'est la dis – la dissolution ». La suite montre comment cet acte, qui est un séisme dans le milieu de ses élèves, pouvait être mal-entendu. Ainsi de ceux qui s'accrochèrent aux statuts de l'association, à la légalité et à la lettre de la loi, ignorant la distinction essentielle apportée dans un autre domaine (la politique) par l'acte du Général De Gaulle (« L'appel du 18 juin 40 »), entre la légalité et la légitimité¹⁰. Dissoudre une association (Loi de 1901) nécessite

⁹ Lacan J., « Lettre de dissolution », *Autres écrits*, Éditions du Seuil, 2001, p. 317.

¹⁰ Lacan aura à répondre sur ce point, en particulier dans la séance « Lumière ! », de son séminaire *Dissolution*, le 15 avril 1980 (Ornicar ?, n° 22-23, 1981). Il fait état, parmi les lettres qu'il reçoit, de celle de Françoise Dolto, qui entend « dissiper le malentendu ». Elle s'oppose alors à la dissolution, en soutenant que l'École est identifiée à Lacan, et que la dissoudre, ce

d'obéir à des règles ; alors que le geste de Lacan se pose comme homogène à la structure de son enseignement : ce qui fait tenir l'École est un nœud, comparable au nœud borroméen dont il fait la clé de la psychanalyse : « Qu'il suffise d'un qui s'en aille pour que tous soient libres [...] il faut que ce soit moi dans mon École ». Il défait donc en s'en allant le nouage que sa présence faisait tenir. Le mot de la fin consiste à prendre sur lui l'échec de cette institution, du fait qu'il se soit « embrouillé ». Chacun est libre donc, à commencer par lui, qui appelle aussitôt à s'associer, en lui écrivant, ceux qui veulent poursuivre avec lui. Il les choisira, car il « père-sévère » et que l'expérience échouée « appelle contre-expérience ».

On avait entendu Lacan, à la fin de son Séminaire Le moment de conclure, en 1978, avouer sa difficulté à dessiner correctement ses figures topologiques au tableau. Il était manifeste alors que manquait la « certitude anticipée » dont il dit dans son Écrit « Le temps logique... » en 1945, qu'elle est ce qui nécessite et permet la conclusion. On peut facilement se convaincre que cette certitude est enfin là en 1980, et qu'elle est ce qui justifie de défaire par la parole ce qui a été fait par elle. La solution aussitôt entrevue s'impose et rien ne doit la différer. C'est la condition de possibilité d'une suite, d'une expérience qui prenne le contrepied de la précédente. Après-coup, on peut dire que ce qu'annonçait le titre du Séminaire en novembre 77 ne se réalise que le 5 janvier 1980. Faute de pouvoir écrire correctement le lien, le défaire puis recommencer, autrement. Voilà la certitude, enfin anticipée, et mise en acte immédiatement.

IV. *La dissolution est la solution, donc. Lacan aurait pu dire : la solution du problème est la solution de continuité. Car ce mot est à lui seul riche de son équivoque. D'une équivoque qui se trouve aussi bien en allemand, où le mot *Auflösung* signifie à la fois solution, dissolution et résolution.*

Il faudrait réfléchir ici soigneusement sur la démarche de Lacan : c'est pour éclairer la clinique, qu'il s'est engouffré dans la topologie. Le nœud borroméen lui est apparu comme le modèle le plus adéquat pour rendre compte des trois registres qu'il avait distingués de longue date, symbolique, imaginaire et réel,

serait donc s'annuler lui-même. « Elle s'imagine que je m'autodétruis ». Autrement dit, elle voit dans l'acte, un passage à l'acte, suicidaire. Cette discussion mériterait qu'on se réfère à sa « Télévision », (Autres écrits, Paris, Seuil, 2001, p. 542), où il peut soutenir : « Le suicide est le seul acte qui puisse réussir sans ratage ».

et pour représenter leur rapport conjoint dans la vie psychique. D'où l'application de cette structure de nouage à la clinique, depuis le cas Joyce, avec le souci de comprendre comment chacun des registres joue sa partie ou se trouve en défaut, et comment les trois se tiennent solidaires pour permettre un rapport satisfaisant aux autres et au monde. Quel « rond de ficelle » lâche dans les circonstances critiques, en défaisant l'ensemble ; et comment l'être parlant peut, par ses propres moyens ou par l'usage de l'analyse, « rabouter » ce qui est défait, pallier le défaut et renouer la structure... On voit Lacan buter sur une limite, dans son effort de recourir au savoir topologique pour éclairer la pratique analytique. Puis on le voit un an plus tard dissoudre son École et créer les conditions pour que ce qu'il a fait puis défait se refasse autrement, dans une « contre-expérience ». Appliquée à l'institution analytique qu'il avait mise en place, la référence aux nœuds prend une tournure plus radicale ; on voit alors que son acte n'est pas seulement de raboutage et d'épissure. Il ne suture pas¹¹, il tranche.

Ce que Lacan fait avec son École permet-il d'éclairer la clinique ? C'est une question qui ne me semble pas avoir été élaborée. Une comparaison s'impose concernant la fin de la cure. Lacan constate comme nous le verrons plus loin qu'il y a un travail de deuil à faire, pour se détacher affectivement du nœud qui est défait : pour pouvoir « passer à autre chose », aller de l'avant, il faut savoir tourner la page. Deuil donc, comme quand une cure prend fin, il faut faire le deuil de la relation transférentielle telle qu'elle a permis que l'analyse se déroule.

V. Il faut noter que c'est ce Séminaire Dissolution que Jacques-Alain Miller compte comme le « vrai » Séminaire « ultime » de Lacan¹². Il confie alors qu'il projette de publier celui-ci dans « un petit volume » intitulé *Aux extrêmes du Séminaire*. Il note aussi que le mot d'œuvre est absent chez Lacan, pour désigner son travail qu'il a toujours qualifié d'« enseignement ». C'est en effet qu'il n'a jamais considéré son élaboration comme un tout, qu'il n'a jamais considéré son enseignement comme animé par une progression linéaire ou comme un édifice construit étage après étage. Jacques-Alain Miller considère que si œuvre de Lacan il y a, l'axe de celle-ci en est le Séminaire, c'est-à-dire la part continue et orale, et qu'il se caractérise comme un *Work in progress*.

¹¹ Lacan J., *Le séminaire, Livre XXIII, Le sinthome*, Éditions du seuil, 2005, page 73 : « C'est de sutures et d'épissures qu'il s'agit dans l'analyse ».

¹² Miller J.- A., *L'orientation lacanienne, L'Un tout seul*, cours inédit du 19.01.2011.

« Attention : travaux ! ». Celui qui enseigne s'adresse à des auditeurs qui sont en position d'élèves, et non à des lecteurs. Il a pour Autre ce public qui paie aussi de sa personne, puisqu'il vient assister en personne, avec son corps, à un cours. Et c'est un public limité, même si Lacan se plaisait à se plaindre de l'affluence des auditeurs. Il destinait sa parole en effet à une sorte d'happy few, précise Jacques-Alain Miller rappelant Stendhal : il parlait pour les analystes. Dans ce cours, Lacan tâtonne, fait des « analogies », dit Miller. C'est parfois une « rêverie » ; il « s'aventure ». Il n'expose pas un savoir construit : il invente. Cet enseignement ne devient œuvre qu'après sa publication, ce qui n'a été envisageable pour Lacan qu'après qu'il eut rencontré « l'au-moins un » qui sache le lire, et puisse se consacrer à ce travail de bénédictin consistant à l'établissement de la forme écrite d'un propos oral.

C'est chose faite. Et nous venons après... Nous lisons après-coup ce qui a été dit ; d'où le risque de figer par la lettre ce qui était parole vive, invention à mesure, recueillie par ses auditeurs *in statu nascendi*. Jacques-Alain Miller cite une lettre de Lacan à Louis Althusser, en novembre 1963, lorsqu'exclu de l'IPA, il cherche un abri pour son cours qui sera *Les quatre concepts...* : « Le séminaire, dit-il, où j'essayais depuis dix ans de tracer les voies d'une dialectique dont l'invention fut pour moi une tâche merveilleuse ».

Notons encore une différence précieuse, dans l'œuvre de Lacan, entre sa part dite et sa part écrite : la seconde obéit toujours, nous dit Miller, à une forme de contingence ; en l'occurrence une demande qui lui est faite. Tandis que la première obéit à une nécessité. Nécessité « interne », dit J.-A. Miller. Car il faut se souvenir de ce que Lacan disait lui-même, à l'époque de son enseignement ultime : qu'il ne tenait pas tant à son séminaire, que son séminaire le tenait. « Tâche merveilleuse » dit que c'était aussi sa joie. Sa jouissance.

VI. « L'Autre manque » : c'est le titre de la séance du 15 janvier 1980. Lacan rappelle ce qui est l'objet de son travail : l'inconscient. Or celui-ci démontre qu'il n'y a de vérité que particulière à chacun. Ayant dissous son École, il a défait le lien entre ceux qui disent alors tenir à lui. Ils sont comme des grains de sable et forment au mieux un tas, pas un ensemble et pas un tout. Doit-il réunir tous ceux qui lui écrivent, renouer un lien avec tous ceux-là ? Comme il le disait dans sa lettre de dissolution : « Je n'ai pas besoin de beaucoup de monde. Et il y a du monde dont je n'ai pas besoin ». Que faire, alors ? « Je

n'attends rien des personnes, et quelque chose du fonctionnement ». Ce sera donc sur un principe de fonctionnement qu'il faudra sélectionner parmi les mille qui écrivent à Lacan et disent avoir besoin de lui. La passe aurait été un critère de sélection possible (comme il l'a proposé pour un projet d'École italienne). Mais il se dit à l'époque déçu du résultat et que la passe à l'EGP a été pour lui un échec.

« L'Autre manque » est la formule clé de ce moment : il manque à ceux qui se plaignent de manquer de Lacan, mais il manque aussi à Lacan lui-même. Il évoque donc sa propre fin : « S'il m'arrive que je m'en aille, dites-vous que c'est afin d'être Autre enfin [l'Autre est la mort, ici]. On peut se contenter d'être Autre comme tout le monde, après une vie passée à vouloir l'être malgré la Loi ». Cette chute est l'aveu le plus radical de la position subjective de Lacan.

VII. « D'écolage ». Ainsi est titrée la séance du 11 mars 1980. C'est le nom d'un travail de deuil. Ce mot d'esprit condense en français le mot École, le fait de « décoller » comme un avion qui s'arrache à la piste ou de décoller une étiquette, ou deux objets mal assemblés ; il faut en effet éviter un risque de tout groupement humain : s'engluer, faire colle, se coller, s'agglutiner sans respecter les différences entre chacun. Lacan veut faire des différences et ne pas donner prise aux effets de groupe, qui constituent des masses manipulables, où les particularités de chacun se perdent : écoler évitera de faire armée ou Église.

Lacan fonde donc la Cause freudienne (qui sera déclarée comme association, selon la loi en vigueur en France), la Cause freudienne, qui « n'est pas École, mais Champ ». Il adopte comme principe que la structure de base de celle-ci sera le cartel. Le cartel, c'est avec les concepts de passe et d'École, les inventions institutionnelles de Lacan. Le cartel suppose choix, entre quatre qui se mettent ensemble au travail, chacun devant avoir son produit. Les quatre font lien grâce à un plus-un, qui s'assure que le travail a lieu et en assure le résultat. Il est « quelconque », mais doit « être quelqu'un ». Le cartel permute au bout d'un an, deux au maximum, pour « prévenir l'effet de colle » et rien n'est à attendre comme progrès que de la « mise à ciel ouvert » des résultats.

VIII. Dans la séance du 18 mars 1980, Lacan dit enfin n'avoir jamais prétendu dépasser Freud, mais le prolonger. En réponse à une question écrite sur la lettre d'amour, il (se) demande : « Qu'est-ce qui est fixé ? C'est le désir, qui

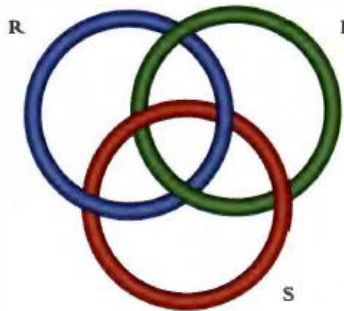
pour être pris dans le procès du refoulement, se conserve en une permanence qui équivaut à l'indestructibilité ». L'inconscient est donc le lieu où le désir devient indestructible. Tel est dit-il « le sort des pulsions ». De l'urgence à la permanence. De l'instant à ce qui ne s'efface pas.

Lacan meurt le 9 septembre 1981.

Son Séminaire Dissolution a aujourd'hui exactement 40 ans.

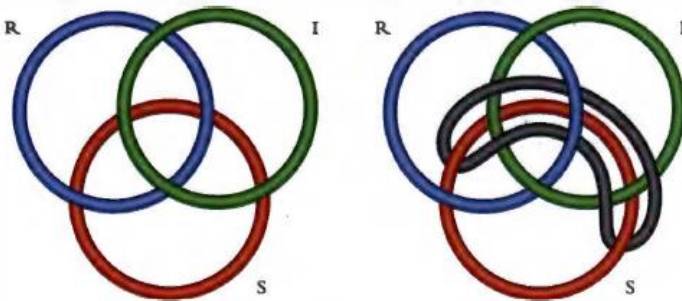
Son acte de dissoudre son École a permis la naissance après-coup de l'École de la Cause freudienne (et de quelques autres groupes). Cette dissolution a été la condition de possibilité de cette contre-expérience.

Si l'on juge un arbre à ses fruits, on est en droit de dire après-coup, que ce pari a été fécond.



Le nœud borroméen

Comment et pourquoi Lacan passe du nœud à 3 au nœud à 4 cordes ?



Les trois anneaux séparés, puis liés par le sinthome, quatrième

Urgence de la formation

Je propose un commentaire d'un passage où Lacan parle de l'urgence subjective dans « Du sujet enfin en question » (1966). Il s'agit en fait de la chute de ce texte, de son dernier paragraphe : « ... tant qu'une trace durera de ce que nous avons instauré, il y aura du psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives, si les qualifier de l'article défini était trop dire, ou bien encore trop désirer »¹. Chaque mot est à peser.

1- Lacan écrit du psychanalyste et non pas le ou les psychanalystes. Qu'est-ce qu'indique le choix de l'article indéfini "du" ? C'est que Le ou Un psychanalyste n'existe pas. Il n'y a pas de diplôme ou de titre qui garantissent que le discours analytique sera au rendez-vous de la rencontre avec un prétendu analyste. Par contre, il y a une position analytique possible dans le discours.

Dans cet article de 1966, qui précède d'un an sa proposition de 1967 sur « Le psychanalyste de l'École », dans laquelle il formalisera la procédure de la passe, Lacan met l'accent sur la dimension du sujet divisé qui est défini par son manque à être. Il oppose dans ce texte la division du sujet au « mirage de sa complétude » qui fait la paire avec le « miracle vanté de l'obtention de la maturité génitale »². L'orientation donnée est alors précisément de mettre le sujet en question, et non pas de rester centré sur le moi et l'imaginaire. Cette base étant posée qui, dicit J.-A. Miller « marque le début de son enseignement, non pas avec la linguistique, non pas avec le structuralisme en tant que tel, mais avec la considération du sujet »³, Lacan traite de la formation de l'analyste, de sa « responsabilité »⁴ dans la conduite des cures ainsi que de « la transmission du savoir » et de « l'enseignement de la psychanalyse » dans ce qu'il nomme leur « ouverture scientifique »⁵.

¹ Lacan J., « Du sujet en question », *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966, p. 236.

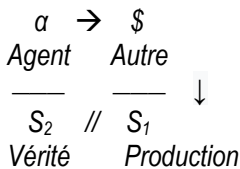
² *Ibid.*, p. 232.

³ Miller J.-A., « Introduction à la méthode psychanalytique ».

⁴ Lacan J., *ibid.* pp. 230, 235.

⁵ *Ibid.*

Il fait de ce que l'on appelait alors l'analyse didactique la condition de cette formation ; bien qu'ayant été exclu (« excommunié » dira-t-il) de l'IPA trois ans auparavant, il parle encore cette année-là d'analyse didactique, laquelle était et reste aujourd'hui pour l'IPA une étape obligatoire pour qui veut exercer comme analyste. Lacan la présente dans ce texte comme l'analyse entreprise « à un dessein de formation » et d'habilitation, et la distingue de ce qui était alors nommé « l'analyse personnelle » laquelle, écrit-il, n'amène que « des réaménagements fort pratiques »⁶. Par la suite Lacan cessera de se référer à l'analyse didactique et aujourd'hui, dans notre École, on parle plutôt d'analyse menée aussi loin que possible, de passe éventuelle et aussi, pour celui qui prétend occuper une fonction d'analyste, de la nécessité de garder une position d'analysant, en particulier en soumettant sa pratique à un contrôle. Qu'il y ait du psychanalyste indique donc que l'analysant sera parvenu assez loin dans son analyse pour éventuellement s'autoriser à « occuper la position du semblant »⁷, plus précisément à faire semblant d'objet α , comme le mathème du discours analytique l'indique :



C'est « l'objet α lui-même qui » – dans ce discours, c'est-à-dire dans ce mode de lien social – « vient à la place du commandement »⁸ et « c'est comme identique à l'objet α »⁹ que le psychanalyste opère.

2- Pourquoi Lacan dit-il qu'il y aura « du psychanalyste à répondre à certaines urgences subjectives » ?

Notons déjà qu'il s'agit de répondre éventuellement à des urgences « subjectives » et non pas aux urgences objectives, c'est-à-dire qui ne

⁶ Ibid., p. 232.

⁷ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XIX, ...ou Pire*, Le Seuil, Paris, 2011, p. 172.

⁸ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XVII, L'Envers de la psychanalyse*, Le Seuil, Paris, 1991, p. 122.

⁹ Ibid.

mettraient pas en question la dimension du sujet et paraîtraient relever uniquement, à ce moment-là, du corps biologique ou de la situation sociale. L'analyste peut répondre à une demande seulement si elle s'appuie sur des manifestations subjectives, au premier rang desquelles l'angoisse, et sur un désir de parole (je laisse de côté la question de l'autisme). Il s'agit des urgences résultant de la rencontre d'un réel qui a fait trou, qui a mis à mal la chaîne signifiante ou le nouage sinthomatique : c'est l'effet traumatique, qui peut d'ailleurs tout à fait se rencontrer sous un habillage ou une nomination qui n'appartiennent pas toujours au champ psy – certaines urgences médicales, chirurgicales ou sociales, peuvent bien sûr impliquer le sujet en tant que tel et ainsi justifier une adresse à l'analyste. C'est ce que j'ai pu par exemple rencontrer lorsque, en tant qu'attaché à l'hôpital, je faisais des consultations auprès de malades hospitalisés en médecine ou en chirurgie qui, parfois, avaient une demande de parole.

Mais Lacan utilise à nouveau l'article indéfini. Seules « certaines » de ces urgences subjectives relèvent d'une réponse possible du psychanalyste, donc pas toutes. Pourquoi ? Il met deux limites :

- « ...les qualifier de l'article défini » – dire les urgences subjectives, ou répondre aux urgences subjectives – serait « trop dire » : donc toutes les urgences subjectives ne sont pas nécessairement recevables. Même s'il n'y a pas de contre-indication à rencontrer un analyste, celui-ci a-t-il à répondre à toutes ? Certaines sont peut-être à différer, à examiner en contrôle, voire à orienter vers ce qu'on appelle justement « les urgences » psychiatriques, en particulier lorsqu'un passage à l'acte paraît menacer.

- Lacan ajoute que dire « les » urgences subjectives, ce serait « trop désirer », c'est à dire désirer qu'elles le soient toutes, subjectives, qu'elles mettent en question le sujet (c'est le titre de l'article) divisé par le signifiant, que le patient témoigne d'une souffrance « de son corps ou de sa pensée »¹⁰ et que les séances préliminaires permettent de le conduire, justement, à une « rectification subjective »¹¹, c'est-à-dire qu'il se fasse responsable, au moins pour une part, de sa souffrance.

Ceci m'évoque aussi la question des sujets psychotiques, avec lesquels certes on ne peut pas attendre de rectification subjective en tant que telle, mais cela n'empêche pas, me semble-t-il, que l'on puisse parler d'une urgence subjective à accueillir. Je soutiens cela en m'appuyant sur ce que J.-

¹⁰ Lacan J., « Télévision », *Autres Écrits*, Le Seuil, Paris, 2001, p. 512.

¹¹ Lacan J., « La direction de la cure », *Écrits*, Le Seuil, Paris, 1966, pp. 598 et 601.

A. Miller a travaillé dans un texte qu'il concluait en disant : « Je maintiens que la psychose est affaire de sujet – quand bien même elle nous conduit aux confins de sa production »¹². A défaut de rectification ou d'une demande mise en forme, c'est l'angoisse qui est souvent au premier plan ainsi qu'un envahissement de jouissance que l'analyste, s'il est suffisamment formé, peut par sa présence et sa parole, limiter, border, habiller de signifiants ou nommer, jusqu'à parfois constituer un appui sinthomatique pour le sujet.

L'urgence peut donc être aussi du côté de l'analyste. Il ne s'agit pas pour lui d'une urgence subjective mais, dans le temps des séances préliminaires, de répondre éventuellement, au cas par cas, par la mise en jeu de son acte, capitonnage ou coupures. Anne Béraud, A.E. en exercice, a mentionné l'effet dans son corps d'une telle coupure introduite entre S_1 et S_2 ¹³. L'analyste a coupé son énonciation alors qu'elle disait « Mon insatisfaction persistante était quelque chose qui me poussait... ». Cette coupure a produit « un écho » dans son corps, hors-sens, et elle « a reconnu dans ce pousse une sensation corporelle à laquelle elle a toujours eu affaire, par exemple une sensation de vertige dans les escaliers. Un souvenir d'enfance refoulé apparaîtra ensuite – son père qui lui lançait : « Montes là-dessus, tu verras Montmartre ! ».

La fonction de la hâte est donc en jeu pour l'analyste, ce qui peut, comme pour Anne Béraud, conduire le patient à un « premier repérage de sa position dans le réel »¹⁴. C'est ce que disait Lacan à propos de l'intervention de Freud lors de la 4^{ème} séance de l'Homme aux rats, après que celui-ci avait exprimé qu'il se croyait un criminel. Freud intervint pour lui indiquer que « la conscience de culpabilité n'est pas à critiquer », mais qu'« elle appartient à un autre contenu, qui lui est inconnu et qu'il s'agit de rechercher »¹⁵. Cette intervention porte donc sur l'implication subjective du symptôme, sur sa jouissance comme impossible à supporter – soit sur son versant réel, que Freud isole pour aussitôt le nouer à son versant symbolique.

Plus tard, dans le cours de l'analyse, l'urgence sera aussi pour l'analyste de ne pas se focaliser sur la vérité-menteuse de son patient, mais de viser le noyau de jouissance¹⁶. La fonction de la hâte est à l'œuvre à chaque séance.

¹² Miller J.-A., « Produire le sujet ? », Acte IV de l'ECF, pp. 51-52.

¹³ Béraud A., « Different urgencies », op.cit., p. 165.

¹⁴ Lacan J., « La direction de la cure », op.cit., p. 596.

¹⁵ Freud S., "L'homme aux rats », Cinq psychanalyses, PUF, Paris, 1971, p. 213.

¹⁶ Cf. Dupont L., « The urgency of the analyst/analysand », op.cit.

J.-A. Miller, citant cet article de Lacan, considère que ce n'est pas « de hasard que nous retrouvons, à la fin de ce texte consacré à la notion de la psychanalyse didactique comme condition de la formation [...] encore l'évocation de l'urgence »¹⁷. Il ajoute que le mot urgence vient « valider qu'il s'agit bien de la fonction psychanalytique et qu'elle a rapport essentiellement, avant le début de l'analyse, avec l'urgence, c'est-à-dire avec l'émergence de ce qui fait trou comme traumatisme ».

Ph. de Georges, dans son séminaire sur « Lacan ultime », oppose la temporalité de Freud qui « explore le passé, jusqu'à la préhistoire », à celle de Lacan dont le temps, « est le temps présent. Dit autrement : Lacan, c'est l'urgence ». Il note que Lacan « n'est pas fait pour la procrastination et pour le doute ; son monde est celui de l'acte et de la certitude ».

J'ajouterai que ce texte de Lacan sur « Le sujet enfin en question » précise, me semble-t-il, que pour qui prétend s'orienter de la psychanalyse dans sa pratique, la première urgence est celle de sa formation.

¹⁷ Miller J.-A., « Biologie lacanienne et événement de corps », *Événement de corps, La Cause Freudienne* n° 44, Navarin Seuil, p. 47.

« Sans corps »

« Je suis entre mon corps et la photographie de mon corps.
Il n'y a pas d'image de moi. »
Daniel Keene

Plus que tout autre événement, un attentat provoque l'urgence d'agir. Nice, 14 juillet 2016, Mme M et sa fille de sept ans sont emportées par la foule de ceux qui, dans une grande panique, se sont rués sur la plage, vers l'est, dans une course folle au bord de l'eau. Quand des coups de feu se sont fait entendre, c'est une autre vague de personnes, fuyant cette fois le bruit des détonations et qui s'est ruée sur la plage et dans l'eau en direction de l'ouest, qu'elle et sa fille ont suivies, prises dans l'urgence de la vie¹. La fillette ne pouvait pas nager longtemps, elles sont sorties de l'eau et ont trouvé refuge dans les cuisines du restaurant d'une plage privée où elles ont pu se réchauffer.

Pour une autre jeune femme, étudiante infirmière, c'est la sidération. Le cauchemar qui se déroule sous ses yeux la met dans l'impossibilité de bouger, pétrifiée par la peur et aussi la culpabilité d'être dans l'incapacité de secourir autour d'elle, car elle se raccroche, à ce moment-là, à la dimension symbolique de sa future profession d'infirmière. C'est l'angoisse qu'elle dit avoir lue dans le regard de l'un des policiers qui tirait sur le camion qui l'a réveillée de sa torpeur. Elle peut alors fuir. Collision entre instant de voir et moment de conclure, quand manque le temps pour comprendre.

C'est souvent ce temps pour comprendre, absent, que les victimes d'attentat tentaient ensuite de reconstruire, lors des consultations au CMP. Pour chacun, au un par un, il s'agit alors de cerner ce que recouvre la rencontre traumatique. Mais temps chronologique et temps logique ne sont pas similaires, Christine De Georges l'a rappelé dans son exposé², le temps logique s'excepte de la trajectoire du temps et peut faire le pendant à cette affirmation de Freud : « Les processus du système lcs sont intemporels, c'est-

¹ Cf. Exposé de Frank Rollier, « L'urgence de la vie ».

² Cf. Exposé de Christine De Georges, « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme ».

à-dire qu'ils ne sont pas ordonnés dans le temps, ne sont pas modifiés par l'écoulement du temps, n'ont absolument aucune relation avec le temps »³.
Éric Zuliani le formule autrement « Le temps chronologique s'écoule, le temps logique se cristallise autour de nouveaux signifiants, produisant de nouvelles significations »⁴. Rappelons que, du point de vue de la psychanalyse, tout événement traumatique « concerne » un sujet ; il contient en effet une part de réel qui relève de l'accident, de la rencontre, et une part de subjectivité dans laquelle le sujet est impliqué⁵.

Dans « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée »⁶, Lacan met avant tout en valeur la fonction de la hâte, soit du temps dans le rapport avec la logique, puis avec la décision. Jacques-Alain Miller dit que « Lacan appelle urgence la modalité temporelle qui répond à l'advenue ou à l'insertion d'un traumatisme »⁷, il fait de l'urgence, « la version déjà thérapeutique de la hâte »⁸, soit l'idée d'urgence comme forme de traitement de la hâte.

En 1953, urgente⁹ est pour Lacan la nécessité de préciser la fonction de la parole et du langage dans l'expérience analytique, et ce par rapport aux post-freudiens qui dévoyaient, selon lui, l'invention de Freud. C'est après une allusion à son texte sur les temps logiques, écrit un peu avant, que Lacan note, dans le Discours de Rome : « Rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son dépassement dans la parole »¹⁰.

« Qu'elle se veuille agent de guérison, de formation ou de sondage, la psychanalyse n'a qu'un médium : la parole du patient. L'évidence du fait n'excuse pas qu'on le néglige. Or toute parole appelle réponse. Nous montrerons qu'il n'est pas de parole sans réponse, même si elle ne rencontre

³ Freud S., « L'inconscient », *Métapsychologie*, Paris, Gallimard, 1968, p. 97.

⁴ Zuliani É., « L'urgence subjective, deux questions à Éric Zuliani », *L'Hebdo-blog* n° 103, 23 avril 2017.

⁵ Cf. Exposé de François Bony, « Urgences et traumatismes ».

⁶ Lacan J., « Le temps logique et l'assertion de certitude anticipée. Un nouveau sophisme », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 197-213.

⁷ Miller J.-A., « Urgence », *L'Hebdo-blog* n° 103, op. cit.

⁸ *Ibid.*

⁹ Lacan J., « Fonction et champ de la parole et du langage en psychanalyse », *Écrits*, op. cit., p. 240.

¹⁰ *Ibid.*, p. 241.

que le silence, pourvu qu'elle ait un auditeur, et que c'est là le cœur de sa fonction dans l'analyse »¹¹.

Se retrouve là l'idée d'une adresse à l'Autre, au-delà de l'analyste, mais on peut aussi supposer, à la lumière de ce qui sera plus tard conceptualisé avec la primauté donnée à la notion de réel, que sous les traits de « l'auditeur », il y a la présence réelle de l'analyste, soit des corps en présence.

Jacques-Alain Miller remarque¹² la dignité que Lacan apporte ici au terme d'urgence (« Rien de créé qui n'apparaisse dans l'urgence, rien dans l'urgence qui n'engendre son dépassement par la parole »), comme « nom de ce qui apparaît de ce qui met en mouvement la requête de l'analysant en puissance »¹³, l'urgence est là nouée à la parole. L'urgence se fait urgence à dire.

Pour y réfléchir, non pas une vignette clinique mais plutôt une « situation clinique », issue de ma pratique en CMP, en temps de pandémie. Contrairement au temps de l'urgence-attentat, le temps dans la situation d'état d'urgence sanitaire semble s'étirer à l'infini (adopté officiellement en France le 24 mars 2020, et prorogé jusqu'en février 2021). Évidemment, j'aurais bien aimé en parler sans passer par la visioconférence puisque c'est un peu de cela dont il est question. Mais cela n'a finalement pas été possible. Je ne dévoilerai donc pas vraiment de considérations cliniques à propos de la personne qui s'est adressée à moi en évoquant cette situation, mais plutôt mon embarras face à elle. Autrement dit, le cas clinique c'est plutôt moi, aux prises avec les nouveaux outils numériques mis à disposition des personnels soignants. Cette expérience m'a poussée, par la suite, à réfléchir précisément sur ce que ces fameux outils permettent ou non dans la rencontre « virtuelle », qu'ils rendent possible. D'où le titre : « Sans corps ».

Agnès est adressée au CMP, via la cellule d'écoute de la Ville de Nice, mise en place lors de la période de confinement de mars 2020. Elle se présente comme demandeuse d'un suivi, mais dans l'impossibilité de se déplacer car elle a peur d'une contamination, confinée avec sa famille à la suite du décès de son père du coronavirus. C'est donc précisément une visio-consultation qu'elle réclame, ce que j'accepte.

¹¹ Ibid., p. 247.

¹² Miller J.-A., « Urgence », L'Hebdo-Blog n° 103, op. cit.

¹³ Ibid.

Son père a été, selon elle, parmi les premiers patients à décéder du coronavirus. Homme dynamique, sportif et en bonne santé qui venait de créer une entreprise, il a, dit-elle, écouté avec docilité les recommandations de son médecin lorsque les symptômes de la maladie se sont manifestés, et hésité à rappeler celui-ci lorsque son état s'est un peu aggravé. Une seule quinte de toux, très forte, l'a réveillé la nuit suivante et conduit à un état proche du coma. Il était déjà trop tard lorsque les secours sont arrivés, quelque temps après. Compte tenu du contexte sanitaire du moment, la famille n'a eu le droit ni de voir le corps du défunt, ni de se recueillir autour, ni d'organiser des obsèques avec la famille et ses nombreux amis. C'est un deuil, sans corps, impossible pour Agnès, qui me dit n'avoir d'ailleurs jamais pu imaginer auparavant que son père puisse mourir.

Très vite, elle s'est mise à témoigner dans les médias, dans un souci, dit-elle, d'informer les gens de la gravité de la maladie, de la tournure rapide qu'elle peut prendre (par la suite a été découvert par les chercheurs de l'University College London Hospitals le rôle de l'orage de cytokine, dans les formes sévères de la Covid 19) en participant à de nombreuses émissions télévisuelles et radiophoniques, comme elle me le précise en m'en indiquant les références.

À propos de la nécessité de témoigner, Lacan dit : « Le témoignage, ce n'est pas pour rien que ça s'appelle en latin testis, et qu'on témoigne toujours sur ses couilles. Dans tout ce qui est de l'ordre du témoignage, il y a toujours engagement du sujet, et, lutte virtuelle à quoi l'organisme est toujours latent »¹⁴.

Dire devient une nécessité. Nous n'aurons pas plus d'éléments pour savoir quelle fonction a vraiment chez elle cette nécessité du témoignage, car malgré tout ce qui s'était déployé dans sa demande pour elle, ses enfants, sa famille, etc., elle annulera son rendez-vous suivant sans aucune explication. Mais on peut observer que là où il s'agit pour un sujet de subjectiver son trauma, de se détacher du collectif pour aborder comment, de façon toute singulière, le réel a fait effraction pour lui ; Agnès renvoie plutôt cela au collectif. Ce sont les autres qu'elle dit vouloir aider, captive qu'elle est dans la répétition de l'acte de témoigner qui s'inscrit comme répétition du trauma,

¹⁴ Lacan J., *Le Séminaire, Livre III, Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 50, cité par Déborah Rabinovich, « La danse des serpents », *Blog des J 50, Attentat sexuel, Boussole clinique* du 10 novembre 2020.

répétition d'un instant de voir qu'à son tour elle donne à voir sans trouver apaisement.

Dans « Le corps parlant et ses états d'urgence »¹⁵ Miquel Bassols souligne que, dans le temps logique développé par Lacan, il y a toujours un sophisme, « c'est-à-dire un raisonnement logique qui inclut une certaine tromperie »¹⁶. Le temps logique « se pose comme un temps qui se développe à partir de la structure du langage dans les rails du signifiant mais il y a dans son train un voyageur secret : la pulsion même qui habite dans l'instant du regard et qui fait sa boucle autour d'un objet qui est le regard même »¹⁷.

Cette précision pour souligner, qu'au-delà de la logique signifiante, quelque chose se satisfait, ici, se donne à voir¹⁸. On savait l'image trompeuse, elle apparaît là comme ce qui peut court-circuiter la parole et permettre de faire l'économie du transfert, en laissant croire qu'une rencontre est possible. Estella Solano-Suarez précise que « le corps de l'analyste dans la séance analytique est l'instrument d'un discours sans paroles, donnant corps à l'acte analytique, et condensant dans le semblant la jouissance hors sens de l'analysant ». On connaît la formule de Lacan dans le Séminaire Encore : « Je parle avec mon corps, et ceci sans le savoir. Je dis donc toujours plus que je n'en sais »¹⁹.

Pour Estella Solano-Suarez, « le dispositif de la télé-séance, où les corps sont réduits à leur image via un écran, est voué à l'impuissance face à l'impossible »²⁰. Une formule pour moi au plus près de ce que m'a renvoyé cette situation clinique. En effet, l'image n'est pas la présence. La logique signifiante est privilégiée par le dispositif de visio-consultation, tandis que ce qui, du corps parlant comme nouage du corps et de la langue, passe dans la voix, les sons et parfois même dans les silences, reste aléatoire (qualité de la connexion, décalage entre le regard et l'image, etc.), voire impossible. Dès lors, comment – dans ce dispositif – parvenir à mordre sur le réel, ce qui n'est pas une question de mot mais plutôt d'acte. Le deuil impossible, sans corps, d'Agnès, est redoublé par la qualité de cette rencontre, sans le corps, qui n'en

¹⁵ Bassols M., « Le corps parlant et ses états d'urgence », Quarto n° 114, octobre 2016, p. 32-33.

¹⁶ Ibid., p. 32.

¹⁷ Ibid.

¹⁸ Cf. Exposé de Chantal Bonneau, « L'urgence et la satisfaction dans l'expérience analytique ».

¹⁹ Lacan J., *Le Séminaire, Livre XX, Encore, Paris, Seuil, 1975, p. 108.*

²⁰ Solano-Suarez Estella, « Télé-séance ? », L'Hebdo-blog n° 198, 5 avril 2020.

a pas été une. (Pour reprendre la citation de Lacan : « il n'est pas de parole sans réponse [...] pourvu qu'elle ait un auditeur », ici l'auditeur est plutôt un spectateur). Autrement dit, le dispositif d'urgence mis à disposition peut ne faire que ramener le sujet à sa solitude radicale.

Lacan dit, dans le Séminaire Encore : « Ce qui parle n'a à faire qu'avec la solitude »²¹, c'est à propos du Je, soit du supposé à ce qui parle. Puis il poursuit, à propos du corps parlant « ce qu'il veut dire – à savoir, comme le dit bien le français, son sens – c'est sa jouissance effective. »²² De cette jouissance qui tourmente son corps, le parlêtre est aussi prisonnier : « C'est son corps qui est concerné, la pulsion est en quelque sorte son geôlier »²³, selon la jolie formule d'Hélène Bonnaud. Il arrive qu'un analyste (ou un clinicien orienté par la psychanalyse) parvienne à interrompre le circuit de la jouissance, ou du moins à le déranger, « il s'agit pour cela qu'il se risque à introduire quelque dysharmonie, quelque désaccord qui amènent à une certaine discontinuité dans le continu », nous dit Guy Briole²⁴.

En conclusion

La visio-consultation, comme moyen privilégiant l'image, la représentation, l'expression du moi pourrait-on dire, apparaît donc, à contre-courant du dispositif analytique. En effet, celui-ci nécessite la présence des corps ; d'un côté la présence de l'analyste qui permet à quelqu'un d'autre « de s'éprouver [...] comme sujet, comme parlant sans savoir ce qu'il veut, ni ce qu'il dit, ni même à qui »²⁵ ; et du côté de l'analysant, « il faut apporter son corps à la séance, et en même temps, il faut le dépouiller »²⁶.

Hélène Bonnaud parle de soustraction du regard. Dans son livre *Le corps pris au mot*, un petit paragraphe intitulé « Allongez-vous » me paraît remarquablement dire comment le dispositif analytique prend en compte la jouissance sans se laisser fasciner, car pour le parlêtre qui vient consulter, sa jouissance c'est d'abord sa souffrance. Elle y écrit que le divan ouvre « la

²¹ Lacan J., *Le séminaire, Livre XX, Encore*, op. cit. p. 109.

²² Ibid.

²³ Bonnaud H., *Le corps pris au mot*, Paris, Navarin, *Le champ freudien*, 2015, p. 203.

²⁴ Briole G., « Conversation sur le parlêtre », *La conversation clinique*, Paris, Le Paon, *Le Champ freudien* éditeur, 2020, p. 14.

²⁵ Miller J.-A., « Le divan. XXI^e siècle. Demain la mondialisation des divans ? Vers le corps portable », *Libération*, 3 juillet 1999, disponible sur internet.

²⁶ Ibid.

parole à une nouvelle condition d'énonciation »²⁷ : « Le surgissement des larmes, par exemple, reste intime – ce n'est pas donné à voir à l'analyste. » Le corps allongé est « un corps sans défense, plus vulnérable parce que livré à la solitude de son être, détaché de la prégnance de son image. Du coup, il semble se dire avec moins de honte, avouer ses bassesses, c'est-à-dire prendre en compte ses petites jouissances, ses jouissances intempestives, dérangées et parfois méprisables »²⁸. Mais si le divan est « l'objet emblématique de la psychanalyse »²⁹, il n'est pas ce qui définit la psychanalyse, nous dit Jacques-Alain Miller, cet objet, « c'est plutôt le psychanalyste lui-même »³⁰, c'est ce qu'avec Lacan nous avons appris à nommer la présence de l'analyste³¹.

²⁷ Bonnaud H., *Le corps pris au mot*, op. cit., p. 202.

²⁸ Ibid., p. 203.

²⁹ Miller J.-A., « Le divan. XXI^e siècle. Demain la mondialisation des divans ? Vers le corps portable », op. cit.

³⁰ Ibid.

³¹ Cf. Rollier F., « Transfert et présence de l'analyste », *Quarto*, n° 121, mars 2019, pp. 64-67.

Paul Beatriz P., un nom propre au-delà des frontières

Le choix

« Je n'ai jamais pensé que j'étais un homme. Je n'ai jamais pensé que j'étais une femme. J'étais plusieurs ¹». A 34 ans, en 2004, Beatriz Preciado commence son bricolage de la fluidité du genre et décide de s'administrer de faibles doses de testostérone. C'est un bricolage du genre, qui passe par l'organisme et l'amènera pendant plusieurs années à parcourir « un espace sans nom entre le féminin et le masculin »². Son but était de maintenir des « doses seuil »³, afin de ne pas déclencher dans le corps « les signes sexuels secondaires masculins »⁴. Dix ans plus tard (en 2014), Beatriz renonce à la fluidité et initie un protocole médico-psychiatrique de changement de sexe. Cette décision, selon lui, « implique de franchir [...] la plus violente des frontières politiques inventées par l'humanité »⁵. Il passe au-delà de la frontière du mythe pour abolir la différence sexuelle.

Après deux tentatives d'invention d'un prénom qui lui convienne, son nouveau prénom, Paul, lui apparaîtra par un rêve : « J'ai accepté le nom étrange et absurdement banal de Paul qui m'a été donné pendant un rêve ». Beatriz se greffe Paul, et devient Paul Beatriz. Il entame alors une procédure juridique de changement légal de nom et de sexe. Cet auto-engendrement d'un nouveau sexe, redoublé d'un nouveau prénom, met en acte ce qu'il avait décidé : se « désidentifier »⁶.

Paul Beatriz P., dénonce « l'épistémologie binaire de l'Occident »⁷ et traverse les frontières du genre et de la différence sexuelle en se plaçant au-delà de la norme du genre binaire. Les catégories de genre et la norme sexuelle – mais plus radicalement toute les normes – sont, selon Paul Beatriz, à dépasser, à effacer, afin de revenir à la liberté d'avant la division par la norme.

¹ Preciado, P.-B., *Un appartement sur Uranus* (2019), Paris, Grasset, p. 28.

² *Ibid.*, p. 32.

³ *Ibid.*, p. 33.

⁴ *Ibid.*

⁵ *Ibid.*, p. 34.

⁶ *Ibid.*, p. 37.

⁷ *Ibid.*, p. 24.

« Nous avons été coupés en deux [par la norme] et forcés à rester d'un côté ou de l'autre de la faille »⁸. Dans ses différents textes, il dénonce de façon radicale l'ordre binaire. Aucune partition ne peut être recevable entre l'homme et la femme, l'organisme et la machine, l'humain et l'animal ; pas même entre le vivant et le mort.

Ce nouveau nom (Paul Beatriz Preciado) devient son nom propre selon deux modalités.

Premièrement lorsqu'il décide de greffer un prénom masculin à celui, féminin, qui lui a été attribué par l'Autre. Il qualifie ce nouveau prénom d'« hétérogène »⁹, pour signifier la multiplicité qui le constitue : « Ils disent identité. Nous disons multitude »¹⁰. Par son choix, il attribue à son nom propre un sens, en plus de sa référence. Deuxièmement ce nom choisi devient son nom propre en tant que le signe « propre à un seul »¹¹, c'est à dire signe singulier (nous reverrons plus loin cette appellation de signe « propre à un seul »). Il redouble ainsi son nom d'usage d'un nom de jouissance, par lequel il se singularise. Cette mutation se fera en payant de son corps¹² ce nouveau nom.

Dans son effort de dénonciation et de démolition du système binaire, c'est le fondement de l'ordre symbolique qui est visé. Sa position est un accès direct à l'illimité : « Je suis la multiplicité du cosmos enfermée dans un régime politique et épistémologique binaire »¹³. Cette multiplicité est éprouvée comme « l'annonce d'une prolifération à venir »¹⁴. Les normes sont vues comme des frontières découpant arbitrairement un territoire. Il n'est pas dupe de la fiction normative du genre et affirme son statut de « migrant du genre »¹⁵.

Le symbolique n'est facteur d'ordre que s'il y a consentement, croyance en sa valeur. Les propos et les textes de P.B. Preciado trouvent un écho dans

⁸ Ibid.

⁹ Ibid., p. 225. (En grammaire, un nom est dit hétérogène quand il change de genre en changeant de nombre. Ainsi amour est masculin au singulier et féminin au pluriel. Hétérogène peut donc aussi renvoyer à la multiplicité dont P.-B. Preciado se définit).

¹⁰ Ibid., p. 45.

¹¹ Alferi, P., Guillaume d'Ockham le singulier (1989), Paris, Ed. de Minuit, (« on dit singulier le signe propre à un seul, qui est appelé terme discret ») p. 23, et Cf. Quodlibeta Septem, V, quaestio 12, p. 529.

¹² Ibid., et Cf. p. 29 : « J'ai payé de mon corps le nom que je porte ».

¹³ Ibid., p. 28.

¹⁴ Ibid., p. 29.

¹⁵ Ibid., p. 38.

nos sociétés où se manifeste de diverses façons la chute de cette croyance. « Nous sommes les athées du système sexe, genre »¹⁶, dit-il en parlant au nom de la multiplicité qu'il annonce.

Réalisme et nominalisme

Dans la période qui précède son dernier enseignement, Lacan considère que semblant et réel ne sont pas disjoints. Il élabore ses avancées en soutenant qu'il y a du savoir dans le réel. Ainsi les constructions de cas sont conçues sur des structures déjà-là, la structure est considérée comme étant dans le réel. Lacan choisit, à cette période, la voie du réalisme tel que l'entend cette thèse de la connaissance depuis l'héritage de Platon. Ceux qu'on appelle les réalistes croient que les fictions, les idées, les concepts, existent dans la réalité, c'est-à-dire hors de l'esprit qui les conçoit.

Le réalisme de Lacan, c'est un réalisme logique de la structure. Cette conception – impliquant ce réalisme de la structure dans l'expérience analytique – s'oppose à la conception nominaliste de la connaissance. A l'époque médiévale, réalisme et nominalisme ont donné lieu à de puissantes controverses.

Le nominalisme (promu par Guillaume d'Ockham) pense la singularité de chaque chose. Cette conception pose que : « Toute chose hors de l'esprit est réellement singulière et une en nombre »¹⁷. Tout le reste (l'idée d'espace, de quantité, la qualité avec ses modalités, la relation d'une chose à une autre...) n'est que fiction. Le singulier est seul susceptible d'être intuitivement perçu. La réalité et les mots y sont considérés comme absolument disjoints et l'universel est mis au rang de concept, c'est à dire modifiable. Le nominalisme fait apparaître que les signifiants maitres ne sont que des semblants. D'après G. d'Ockham le libre arbitre est une évidence. Cette position, ainsi que sa conception d'une contingence généralisée, lui ont valu une hostilité notable des représentants du clergé et de ceux du pouvoir politique au Moyen Âge. La visée de l'analyse étant une modification du réel par le langage, J.-A. Miller énonçait en 1985 que « la psychanalyse, si elle est possible, ne peut pas être pour Ockham »¹⁸. L'« artificialisme du signifiant »¹⁹, contenu dans le nominalisme comme l'indique Miller à cette période, l'amène à établir cette

¹⁶ Ibid., p. 85.

¹⁷ Alferi, P., Guillaume d'Ockham le singulier, op.cit., p. 29.

¹⁸ Miller J.-A., Cours d'Orientation lacanienne, 1, 2, 3, 4, (cours du 24 avril 1985).

¹⁹ Ibid.

théorie de la connaissance comme inadéquate à approcher le rapport entre semblants et réel. Cependant, il cherche déjà dans ce cours à accorder une place à « l'artifice signifiant » des constructions établies en analyse. Il avance que Lacan tient une position conjoignant le réalisme de la structure avec la notion créationniste du signifiant. L'articulation de ces deux positions s'effectue à partir de la notion de temporalité d'après-coup. Il y a du déjà-là, mais après-coup. Au long de ses Cours d'Orientation lacanienne, il repérera, à l'envers de sa position précédente, que le Tout Dernier Enseignement de Lacan contient une proximité d'idée avec le nominalisme.

Ce Tout Dernier Enseignement fonde autrement le rapport des semblants et du réel. Ce n'est plus qu'il existe un savoir dans le réel, mais un savoir sur le réel. Le savoir est là réduit au rang d'une élucubration, le symbolique d'une fiction. La pensée n'est alors que de l'imaginaire, un imaginaire sur du symbolique (Lacan parle alors d'imaginarisation du symbolique). « Le TDE prend implicitement le parti du nominalisme d'Ockham, c'est-à-dire le parti de la singularité radicale ou pour le dire autrement, de la « différence absolue » »²⁰. De plus, la règle d'économie de moyen, chère à Guillaume d'Ockham, se retrouve chez cet « ultime Lacan » jusque dans le principe d'économie des mots, avec moins d'hypothèses dans ses constructions et l'abandon des circonlocutions dans sa façon de s'exprimer. Lacan ne cherche plus à faire entendre l'impossible, mais il pratique un retour aux données immédiates, avec une équivalence des consistances donnant une place importante au corps. Il oriente la psychanalyse vers « la singularité de chaque parlêtre comme étant singulier »²¹.

Traversée des frontières

Dans les articles que Paul B. Preciado écrits entre 2013 et 2018, les signifiants se rapportant au passage de frontière (la voix de la traversée, la voix de la frontière, migrant du genre, voyageur du genre, constante transformation...) construisent une trame qui insiste au long des textes. Il considère qu'une « transition de genre est un voyage marqué par de multiples frontières »²². Il élève la traversée de ces frontières successives à la condition de l'espèce. « Le déplacement et la mutation, volontaires ou forcés, se sont

²⁰ De Georges Ph., *Lacan Ultime*, cours, p. 18.

²¹ De Georges Ph., *Lacan Ultime*, cours, p. 11.

²² *Ibid.*, p. 37.

convertis en conditions universelles de l'espèce »²³. Cette « errance et cet entre-deux comme lieu de vie »²⁴, trouveraient-ils leur marque première dans un événement ? A l'âge de 3 ans, Beatriz entend son « père traiter de sales gouines dégueulasses deux filles étrangères qui marchaient en se donnant la main dans la rue ». Il continue ainsi ce récit : « Ma poitrine s'est mise à bruler. Cette nuit-là, sans savoir pourquoi, j'ai imaginé pour la première fois que je m'échappais de ma ville et que je partais dans un autre pays. Les jours qui suivirent furent des jours de peur et de honte »²⁵. Une homosexualité féminine, une langue étrangère, une parole de l'Autre, un phénomène de corps, une jouissance et enfin l'idée de l'exil pour issue, tous ces éléments sont rassemblés dans cette scène décisive. Etre en trans, en traversée, est-ce sa façon de déjouer l'enfermement et de donner corps à une liberté radicale ayant trait aussi bien au réel (du sexe), qu'à l'imaginaire (du corps) et au symbolique (comme facteur d'ordre) ?

Sa conception du symbolique ravale cet ordre à n'avoir qu'une valeur de fiction. Mais ce discours ne suppose aucun impossible, tout en refusant radicalement une matrice symbolique. Sa négation de l'impossible va de paire avec sa négation du réel, à ce niveau-là. Selon Paul Beatriz P., « fabriquer un corps, avoir une identité légale et sociale est un processus matériel : cela nécessite un accès à un système de prothèses socio politiques »²⁶. Il range sous cette appellation de prothèses les certificats de naissance, les contrats de mariage, les documents d'identité, au même titre que les protocoles médicaux, les hormones, les opérations. Symbolique et réel sont ici confondus dans un même « processus matériel ». « Empêcher ou restreindre l'accès à ces prothèses équivaut à rendre impossible l'existence d'une forme sociale et politique de vie »²⁷ dit-il. La multiplicité du cosmos se refuse à un enfermement.

Pour Paul Beatriz P., le symbolique est une fiction et l'imaginaire du corps a été liquéfié par la traversée volontaire des frontières de la différence sexuelle. Symbolique et imaginaire sont-ils pour autant des semblants selon lui ? Avec le TDE : « la logique binaire qui régit l'ordre symbolique et les systèmes classificatoires qui en découlent, tout cet appareil n'est qu'artifice »²⁸. Ne nous

²³ Ibid., p. 201.

²⁴ Ibid., p. 13.

²⁵ Ibid., p. 79.

²⁶ Ibid., p. 281.

²⁷ Ibid.

²⁸ Ibid., p. 11.

trompons pas à faire équivaloir ces deux versions d'une dévalorisation du symbolique. La psychanalyse se distingue par un réel hétérogène aux semblants, alors que Paul B. Preciado ne connaît que fiction et organisme pour seuls domaines d'expérience.

Dans un mois, dans un an...

Cette année, nous avons choisi de traiter de l'urgence.

Nous avons été rattrapés par les événements. Nous avons vécu l'urgence, nous l'avons éprouvée. Cette année a été pour nous une expérience de l'urgence, in vivo. Après-coup, nous pouvons tenter ce qu'on appelle un "retour sur expérience". Je tenterai de dégager quelques idées.

Dans nos institutions, nos pratiques et dans les activités de la section clinique, qui ont toutes été impactées, nous avons vécu non pas en déni de la situation d'exception, mais en dépit de celle-ci. La pandémie et les mesures prises par les pouvoirs publics pour y faire face ont contrarié nos habitudes et nos usages. Comment définir cette situation critique ? Le concept de traumatisme est le plus à même d'en rendre compte. Nous avons été confrontés à l'imprévu, à l'imprévisible. Nos défenses ordinaires se sont trouvées prises en défaut. Chacun a été ramené à la racine de son être. Comment réagit-on dans de telles circonstances ? Notre vécu est expérimental.

Un auteur post-freudien, que je lisais dans ma jeunesse, définissait devant un risque perçu comme vital trois attitudes de base des individus comme des groupes : l'attaque, la fuite et la sidération. L'attaque, c'est la lionne qui bondit pour défendre sa portée. La sidération, c'est le lièvre de Patagonie, qui se trouve tétanisé dans les phares de l'automobile. La fuite, c'est « sauve qui peut la vie ». Ces trois réactions sont de type animal, d'allure instinctuelle, c'est-à-dire indépendantes de la volonté, de la conscience et des repères signifiants du sujet. Elles relèvent d'un registre comportemental et émotionnel. On entend, dans le discours courant, ces phénomènes ramenés au cerveau reptilien, aux noyaux gris centraux et au rhinencéphale.

Mais une lecture plus analytique et portée par les psychanalystes anglais que Lacan convoque dans « La psychiatrie anglaise et la guerre », fait plutôt appel aux deux positions archaïques décrites par Mélanie Klein : la position dépressive et la position paranoïaque. Celles-ci ont en commun que l'individu

n'y est pas présent comme sujet, de la parole et du langage, mais qu'il est convoqué comme objet, objet d'une situation qui lui échappe, qui lui est externe et dont il pâtit. La première position reconduit le parlêtre à son être d'objet déchet, qui choit de l'Autre, éjecté de la scène du monde. La deuxième est soutenue, comme le dira Lacan, par un trognon de signifiant qui se résume ainsi : « L'Autre veut ma perte ».

Objet déchet ou objet persécuté, ce sont les deux versants par lesquels Lacan décrit les fondements de toute position subjective. Il appelle ça : aliénation et séparation. Il reste à se défendre du réel en cause, et c'est là qu'intervient le recours dont on dispose, ou pas, à ce que Freud a défini comme fantasme. Mais même quand on dispose de cette construction, l'imprévu contingent et le traumatisme ont pour effet d'en déchirer la trame. Quelque chose vole en éclat, se fragmente et se disperse. Il arrive que le corps lui-même s'éprouve comme morcelé. Tout l'enjeu est de trouver comment rassembler les éléments épars, et lier dans un nœud qui tienne les fils symboliques et imaginaires avec ceux du réel. C'est le défi du vivant parlant, démuni, faute de dispositions animales adaptatives, devant la maladie et la mort, comme devant les rendez-vous du sexe.

Nous y voilà. Parmi d'autres problèmes, nos sociétés éprises de liberté sont frappées par la pandémie, comme il y a quelques décennies elles l'ont été par le Sida, mais aussi par la menace des attentats terroristes. Ce sont des rendez-vous cruciaux : Alors, attaque, fuite ou tétanie ? Mélancolie ou paranoïa ? Il y aurait beaucoup à dire. Mais pour ne pas aller trop loin, je limiterai mon propos au champ immédiat qui circonscrit notre expérience : la section clinique. Sur le reste, comme chacun de vous sans doute, j'aurais beaucoup à dire. Mais ce serait en tant que citoyen lambda et je n'ai aucune autorité à en parler dans le cadre où nous sommes et de la place que j'y occupe. Je peux cependant rappeler quelques axes qui se nouent et qui peuvent éclairer, orienter, nos prises de position publiques : 1. Nos principes, c'est-à-dire ce qui nous oriente, 2. La prise en compte des conséquences de nos actions et donc notre responsabilité à l'égard des autres, 3. Ce qu'a promu Lacan en matière d'éthique et qui se résume à « ne pas céder sur son désir ».

La question est simple, concernant la section clinique : est-ce une institution utile ? Nous l'avons créée il y a trente ans et nous estimions justifié de témoigner de la pertinence de la psychanalyse, en particulier dans sa forme appliquée à la psychothérapie et aux institutions. Nous n'avions aucun savoir garanti, mais deux assises complémentaires : notre expérience de la cure, comme analysants et comme analystes d'une part, et le corpus théorique élaboré par Freud et par Lacan qui nous servait à éclairer nos pratiques. Notre joie a été d'en témoigner jour après jour. Ce faisant, nous nous sommes enseignés nous-mêmes, en nous confrontant à un auditoire de praticiens comme nous. Ce travail nous a profondément changés. Notre discours a beaucoup évolué avec le temps, au fil de nos pratiques, de notre étude permanente, de nos échanges, de nos recherches collectives et des bouleversements du monde. C'était un pari. Je suis convaincu que ça valait le coup et j'affirme que cet outil, au joint de l'acte et de la théorie, reste pertinent.

Je reprends, en les appliquant à la section clinique, les trois axes que j'ai énumérés tantôt et qui ont une portée politique. 1. Quel principe nous guide ? Celui que Freud assignait comme but à la cure analytique : permettre aux sujets en souffrance qui s'y engagent d'accéder à la capacité de travailler, d'être libres et d'aimer. 2. Quel désir est le nôtre ? Sensibiliser les cliniciens – que le discours courant incite au conditionnement normatif de leurs patients – à ce qui est désir du psychanalyste : la différence absolue, c'est-à-dire la singularité propre de chacun. 3. Quelle conséquence a, au regard des autres, l'orientation qui est la nôtre ? Le devoir d'assumer la joie que nous prenons à notre travail et de rappeler ce qui caractérise le vivant parlant : son être pour le sexe.

C'est pourquoi je vous invite à poursuivre l'an prochain sur un thème brûlant d'actualité, d'une actualité brûlante : emprise et consentement, à vous inscrire avant même que nous connaissions la forme concrète de notre enseignement à venir, en présence ou à distance, selon les contraintes des événements sur lesquels nous n'avons aucune prise, et à encourager ceux qui autour de vous cherchent un lieu pour continuer à réfléchir, à nous rejoindre.

Les Cahiers Cliniques de Nice

*Publication de la Section Clinique de Nice
Dépôt légal Septembre 2021*

*Directeur de la publication
Jacques-Alain Miller*

*Responsable
Philippe De Georges*

*Rédaction, conception, mise en page
Nathalie Seban et Salvatore Maugeri*

Secrétariat : 25 rue Meyerbeer – 06000 Nice